

LE TIROIR DE LA MÉMOIRE

PRÉAMBULE

Ceci n'est pas une œuvre ésotérique, mais l'histoire d'une vie toute simple, banale en quelque sorte.

Banale n'est pas le qualificatif qui convient, car chaque vie est unique, chacun ayant son histoire. Mais entre les convictions inébranlables de la religion et le doute qui étreint nombre d'entre nous, mille manifestations de la vie nous amènent à méditer.

Imaginez une âme en recherche d'un corps en devenir.

L'âme, détentrice de la mémoire universelle sait qu'elle est prête à recommencer une nouvelle vie et qu'elle a besoin d'un corps comme le bernard-l'ermite a besoin d'une coquille pour s'abriter.

Ce corps, elle n'en a pas besoin seulement pour s'abriter, mais surtout pour partager avec lui cette nouvelle vie.

Cette âme est provençale et tous les faits de cette histoire ainsi que les lieux où ils se sont déroulés, sont réels. Les personnes dont les noms sont cités, m'y ont toutes autorisé.

Ce sont des gens que j'ai aimés.

Je ne sais pas si nous avons vraiment déjà vécu des choses communes dans le passé et si nous pourrions en vivre encore dans l'avenir, mais j'espère que, si nous avons partagé hier ou avant-hier, si elles sont revenues partager avec moi, c'est que je leur étais cher et qu'elles m'étaient chères.

Je regrette, au soir de ma vie et pour certaines, de ne pas leur avoir consacré plus d'attention. Mes regrets sont tempérés par le fait qu'elles ont eu le même comportement envers moi et je les remercie pour ce que nous avons pu vivre à nouveau ensemble.

Si tout ceci n'est que la divagation d'un individu qui prétend ne pas prendre sa mort au sérieux, mais qui, rempli de la vie qu'il a eue, souhaite la partager un peu avec vous, ne retenez ces écrits qu'au premier degré, je n'ai pas d'autre prétention.

Pauvres mammifères primitifs que nous sommes, fiers de s'être mis debout pour voir plus loin, mais qui, faute de voir leur lendemain ne peuvent que l'espérer meilleur.

Nous ne pourrions jamais voir plus loin que là où porte le regard de nos machines, mais, savons-nous seulement gérer notre présent en ayant compris notre passé?

Le Tiroir de la mémoire

*Au fond de mon tiroir, j'ai retrouvé des mots,
Ils étaient là blottis, oubliés et penauds.
Aussitôt s'agitant, ils se sont rassemblés,
Puis se sont assemblés afin de me parler.*

*Les tout premiers "areuh" que mes parents disaient,
Ces tout premiers "areuh" étaient plein de baisers.
Ils se sont enrichis, chacun quittant sa case
Se sont mis à danser, sont devenus des phrases.*

*Et puis l'adolescence et les premiers émois,
Et les premiers émois et tout de suite toi.
Les mots se sont sucrés au contact de tes lèvres,
Sont devenus tout doux, sont devenus des rêves.*

*Adultes ils ont mûri, sont devenus sérieux,
Les enfants sont venus, nous ont rendus heureux,
Nourris des mêmes mots, ils ont pris le relais
Les répétant sans cesse eux-mêmes à leurs bébés.*

*Toi! N'aie pas peur des mots et va dans ta mémoire,
Ouvre grand le tiroir et revis ton histoire.
Refais-toi chaud au cœur et chasse tous tes maux,
Car ainsi va la vie en un long mot à mot.*

Malgré la douleur dans laquelle je suis aujourd'hui, je sais que transparaît dans mes écrits un amour profond de la vie, de ma vie, et je demande à tous ceux pour qui les souffrances ont été ou sont un lot quotidien, de me pardonner cet amour quasiment béat.

Pour moi, tout a commencé en avril 1942 ou plutôt, si je compte bien, neuf mois avant, en juillet 1941.

Là, tout est flou ; on ne m'a parlé de rien ou peut-être n'ai-je jamais posé de question et puis c'est tellement confus : je n'entendais rien, je ne voyais rien, je n'étais pas grand chose.

Tout juste si je bougeais un peu.

Heureusement, je n'avais ni faim ni froid.

Qu'est-ce qui est le plus important : les éléments matériels, les personnages, le contexte, la destinée ? Peut-être rien de tout cela : le hasard?

Je commencerai par le contexte qui englobe intimement les personnages, du moins les deux instigateurs de mon histoire...

Mon père avait 27 ans et ma mère 22 ; mariés depuis cinq ans, ils avaient une

certaine maîtrise des choses et mon père était un homme appliqué.

Et puis, ils n'en étaient pas à leur coup d'essai, mon frère aîné était né... heu... C'est la confusion la plus totale : vaut-il mieux écrire *mon frère aîné était né* ou *mon frère est aîné*... N'est-ce pas déjà, dans l'expression orale, une forme de pléonasme ?

Vraiment le français !

Cela ne m'a pas fait ombre, être deuxième c'est bien !

D'autant que je me suis rendu compte tout au long de ma vie que, lorsque l'on fait quelque chose pour la première fois, même quand on le fait avec attention et application, on atteint très rarement la perfection (si vous connaissez mon frère, ne le lui répétez pas s'il vous plaît, car il est déjà très bien, non plus d'ailleurs qu'à ma plus grande fille, elle-même est aînée... elle était née...)

Surtout qu'en l'espèce, même quand, vaillant et besogneux, l'on recommence trois ou quatre fois, on n'efface pas ce qui a été fait au premier coup et, heureusement, cela ne le remet pas en question.

Par contre, le premier rejeton étant là, connu, analysé depuis trois ans, quand on attaque la deuxième tentative, au faîte de son art, aidé par une équipière elle-même

perfectionniste, on réussit le chef-d'œuvre, hum !

C'est là qu'il faudrait savoir s'arrêter, car ce n'est pas reproductible, sauf peut-être aujourd'hui avec les méthodes de clonage... Mais que devient la Poésie ? Et ne répétez pas cela au reste de ma fratrie !

Pour revenir à mon père, c'est de l'amour paternel dont je voudrais parler, car pour moi il n'y a pas d'équivoque : le Père c'est celui qui prend un petit têtard de trois à quatre kilos et qui en fait un Homme ou une Femme à force de labeur, d'éducation et d'attention journalière. Quelques affectueuses torgnoles au passage améliorent souvent le résultat. La paternité, c'est autre chose. C'est parfois seulement conjoncturel.

Chez nous la question de la réunion de ces deux états chez la même personne, notre Père ne s'est jamais posée. La *ressemblance*, pour mes frères (et oui, il y en a eu un autre) et moi, s'est accentuée au fil des années et un fait troublant est venu le confirmer très vite : Annie, ma femme dont je parlerai plus loin, m'a dit dès nos premiers mois de mariage : «*Tu as le caractère de ton père*».

La première fois, j'ai pris cela pour un compliment, car elle l'a toujours beaucoup aimé. Mais la deuxième fois et les fois

suivantes, je me suis posé des questions : «Tu as vraiment le caractère de ton père!». Ce *vraiment* avec le point d'exclamation m'ont beaucoup fait réfléchir, d'autant que mes belles-sœurs se sont laissées aller aux mêmes excès envers mes frères, ajoutant même, parfois «*les chiens ne font pas des chats!*». Je n'ai d'ailleurs jamais compris ce que venaient faire ces animaux à propos du caractère de notre père. Nous n'avions jamais eu ni chien ni chat!

Parfois la question de savoir si on est chez la bonne mère se pose (bon, je suis marseillais, je n'ai pas dit La Bonne Mère, peuchère).

Vous avez sûrement connu cela comme moi : se faire engueuler alors qu'on pense ne pas y avoir droit !

Tenez, je vous prends à témoin : un jour j'avais fini, sans l'avoir demandé et sans m'en rendre compte vraiment, un pot de confiture déjà entamé.

Il est des choses, comme celle-là, qui se font presque à notre insu !

Ma mère m'avait surpris les doigts dans le fond du pot et m'avait engueulé comme jamais et, au plus je protestais, au plus elle m'engueulait. «*Tu n'as pas honte, tu as mangé tout le pot...*» et moi, je protestais : «*Le pot*

n'était pas plein...» Eh bien, jamais elle n'a voulu m'écouter.

C'était injuste : je m'étais fait engueulé comme pour un plein ! J'aurais voulu mourir pour voir la tête qu'elle aurait eue ! À force de renifler, la colère tombant, j'ai pensé qu'elle n'était pas ma mère. C'est vrai, ça existe les enfants dont les noms ont été échangés à la clinique ! Et puis, j'ai dû m'endormir. Pauvre maman qui avait accouché à la maison !

Les éléments matériels étaient convenables à ce moment-là, du moins si l'on fait abstraction de ces temps de guerre.

Ma mère - je me suis réconcilié avec elle et je l'appelle Maman - travaillait dans une fabrique de pâtes, à La Pomme, un quartier de Marseille.

L'ambiance était bonne ; le personnel essentiellement féminin était constitué de jeunes femmes demeurant pour la plupart dans les quartiers environnants.

Les plus âgées haranguaient les jeunettes en patois et, si ces dernières ne maîtrisaient pas assez le provençal pour leur répondre dans la langue, elles montraient par leurs réparties en français qu'elles n'avaient pas la leur dans la poche et qu'elles avaient parfaitement compris ! C'était cette époque charnière où les maîtres d'école s'acharnaient à

combattre les patois, ici comme ailleurs; mais où il était impossible de s'en passer dans la vie de tous les jours.

Monsieur Carré était assez paternaliste et le personnel avait chaque jour de la soupe à emmener à la maison et de temps en temps des pâtes. On n'était pas mal chez RIVOIRE ET CARRE et mon petit ventre était bien rond.

C'est grâce à ces pâtes échangées contre du lait que je suis devenu ce beau garçon de 16 ans qui a séduit ANNIE. Elle m'a toujours regardé avec les yeux de Chimène, c'est du moins le justificatif qu'elle se donnait dans ses moments de doute sur la pertinence de son choix et je comprends qu'elle en ait eu!

Elle n'avait pas encore 15 ans et il est bien connu que le discernement est rarement la qualité première d'une gamine amoureuse... Et amoureuse, elle l'était, pour deux!

Mais n'allons pas trop vite et revenons à mes deux ans.

Je ne sais pas comment, nous nous sommes retrouvés à Clamensane. Ou plutôt si, je sais comment : au moyen d'un autocar poussif et qui donnait mal au cœur ! Je vomissais tous les 200 mètres. C'était une de ces merveilles issues de la technologie moderne d'avant-guerre. Il allait brinquebalant et c'est tout juste si ses roues n'étaient encore

bardées de caoutchouc et comportaient des pneus!

Nous nous étions retrouvés à l'arrière d'une ferme qui s'appelait Meynard, à Clamensane, à une vingtaine de kilomètres de Sisteron. Je me souviens d'une terrasse recouverte par un grand tilleul. Et j'ai appris à ce moment-là, à mes dépens, que les tilleuls sont dangereux ! En fait, ce pauvre tilleul n'était responsable de rien, mais, alors que je mangeais un gressin, une guêpe m'avait piqué la langue. Je m'en souviens encore...ou du moins me l'a-t-on si souvent raconté que c'est devenu un de mes plus lointains souvenirs. Il est des choses, comme celle-là, qui deviennent des souvenirs "par acquisition".

Heureusement, cela ne m'a pas rendu muet... Je ne sais pas pourquoi, cette remarque m'a été faite toute ma vie ?

Mes parents disaient qu'on était mieux là qu'à Marseille sous les bombes. C'était pendant l'été 1944 et la croix rouge avait organisé des déplacements de familles urbaines vers des régions rurales dans le but d'assurer autant que possible la sécurité de la population.

Mon père était devenu ami avec Arthur Brémond, le maire et nous ne manquions de rien, trouvant dans les fermes des alentours de quoi vivre gentiment.

En cette période dangereuse, il est même arrivé quelques fois que les bottes des soldats allemands résonnent dans la rue du village.

Les hommes, pour résister, s'étaient organisés en maquis. *Organisés* est peut-être pour certains, un bien grand mot.

Ces maquis étaient très actifs dans la région et nous devons ne jamais oublier tous ces jeunes et ces moins jeunes qui n'ont jamais abdiqué. Mais, si leurs très nombreux actes de courage n'ont plus à être comptés, la situation a aussi fait le lit de la bassesse et de la félonie.

C'est ainsi que tout près d'ici, sur les hauteurs du village de Bayons le 26 juillet 1944 les allemands ont mené, sur délation, une attaque en règle contre le camp de Tramalo.

Dans ce camp mal structuré, mal protégé, mal armé, une colonne de soldats allemands est arrivée sans qu'aucune alerte ne soit donnée et vingt-six jeunes ont été tirés comme des lapins. Le camp ne comportait pas seulement des maquisards combattants, mais aussi des civils amenés là par les maquisards pour se réfugier. Heureusement, beaucoup ont pu s'échapper par la montagne vers Turriers, l'accès par la route avec son site si particulier des "tourniquets" y étant extrêmement difficile à une colonne motorisée.

Comme souvent, le destin s'est montré impitoyable, frappant jusqu'au cœur des fratries, laissant des familles dont les plaies ne se refermeront jamais.

Paradoxalement ce ne sont pas toujours ceux qui sont le plus en danger qui sont les premières victimes.

Ainsi chez les Pustel, parmi les quatre garçons, Raoul, l'un d'entre eux, recherché en tant que réfractaire, sera le seul à échapper au massacre. Les *réfractaires* étaient ces jeunes incorporés qui avaient eu le courage et l'honneur de désertre pour ne pas partir en Allemagne dans le cadre du Service du Travail Obligatoire (S.T.O.). Selon les accords signés par le gouvernement de Vichy avec les Allemands, les jeunes français appelés, devaient être envoyés en Allemagne pour participer à l'effort de guerre des Allemands en travaillant pour eux! Dans ce même but avait été instauré le Service du Travail Volontaire et là, je ne crois pas que les commentaires soient utiles, chacun ressentira la fourberie de ces volontaires traitres à leur Patrie.

Raoul, réfractaire se sachant recherché, était parti du village pour se cacher. Ses trois frères en situation régulière n'avaient aucune raison de se cacher. Ils ont été abattus tous les trois.

Nous savons tous que, malheureusement, ce cas est loin d'être isolé et n'ayons pas honte d'exiger des personnes qui viennent s'installer dans notre beau pays qu'elles respectent nos valeurs ; c'est pour ces valeurs et pour notre nation que nos anciens ont combattu et ont donné leur sang !

Les maquisards comptaient aussi dans leurs rangs des *malgré nous*, ces Alsaciens et ces Lorrains qui avaient été enrôlés de force par les Allemands.

Nombreux étaient ceux qui s'étaient enfuis pour ne pas subir ce sort, parfois même après avoir été enrôlés et avoir combattu.

Certains vous diront qu'ils étaient des *déserteurs* de l'armée allemande, mais moi je refuse catégoriquement ce qualificatif indigne. Ils étaient simplement des gens qui n'étaient pas dans leur camp et qui le refusaient, voulant se battre pour la France, leur patrie et défendre ses valeurs.

Dans la dernière semaine de juillet 1944, mon père est rentré précipitamment chez nous, à Clamensane, disant à ma mère «*Ne pose pas de questions et donne-moi tout ce que nous avons de pansements, d'éther, d'alcool et de coton.*» Jean et Lucien Pompey étaient deux *malgré-nous* Lorrains hébergés chez les Flengui, tous très activement impliqués dans le maquis.

Ils avaient participé à la Pradelle, à Monetier Allemont, à l'attaque d'un convoi allemand et Lucien blessé par une grenade, avait été capturé par les Allemands. Après que les premiers soins lui aient été administrés à Sisteron, il avait réussi à tromper leur surveillance et à s'échapper. Mon père s'est occupé de lui à Clamensane, refaisant régulièrement ses pansements. Dans le village beaucoup étaient au courant.

Tous se sont tus, c'était leur histoire commune.

C'est cela l'honneur d'un village. Comment de tels patriotes pourraient-ils être confondus avec des *déserteurs* ?

Lucien a épousé plus tard Georgette Rolland et a fini sa vie à Bayons. Vous pourrez retrouver une narration plus détaillée des événements qui ont précédé l'entrée en scène de mon père dans le tome 1 de l'ouvrage : ***Aux enfants des Hautes Terres*** et plus particulièrement dans les récits d'Arthur Richier page 74 «*Le raid de la Pradelle*», ouvrage édité par l'Association Les Hautes Terres de Provence (Office intercommunal de tourisme du Pays de La Motte-Turriers).

L'Enfant qui sourit

*Un enfant m'a souri
Un petit bout de chou,
Petit d'homme promis
À vivre après nous*

*Que ce soit les états
Ou les particuliers,
Après SA liberté
Il y a SON intérêt,*

*Cette vie d'aujourd'hui
Où chacun d'entre nous
Pense d'abord à lui
Et puis se fout de tout*

*Car devant l'intérêt,
Rien n'est à partager
Et pour quelques billets,
Ta vie tu dois laisser.*

*L'homme, ce grand penseur
Parle de liberté,
Mais de SA liberté,
C'est sa seule valeur!*

*L'homme ce prédateur
Pour te piquer tes fripes,
Ne mettra pas une heure
À te bouffer les tripes!*

*Mais il s'octroie le droit
Cependant de tuer,
Ceux qui même à bon droit
Sont là à le gêner!*

*Toi, l'enfant qui sourit,
Qui vient de voir le jour,
Refuse cette vie
Et réapprends l'amour.*

*Pour qui **LEUR** liberté
Est d'être respectés,
Pour qui **LEUR** liberté
N'est que de vivre en paix!*

*Et que l'homme lassé
Enfin de s'étriper,
Soit enfin apaisé
Et retrouve la paix!*

Après l'attaque de ce convoi à Monetier Allemont, les Allemands ont été informés que le responsable en était le maquis de Valavoire (le maquis de pierre écrite¹).

Peu après, un convoi armé s'arrêta à Bourguet, interrogeant le père Silvestre, puis repartit manifestement avec l'intention de prendre Valavoire par surprise. Aussitôt, sachant qu'il ne pouvait le faire lui-même, car s'il était surpris les Allemands n'auraient pas manqué d'établir une relation de cause à effet, il chargea Fortuné, son fils qui avait dix-sept ans à l'époque, d'aller donner l'alerte par le chemin le plus court.

¹ La pierre écrite est une énigme : sur les hauteurs de Sisteron, sur la commune de Saint Geniez se trouve dans la paroi rocheuse, une inscription gravée dans la pierre datant de l'époque romaine. La paroi a été ramenée à une verticalité et à une planimétrie parfaite, puis le texte de vingt lignes en latin, y a été gravé au V^e siècle. Il fait état que Claudius Postumus Dardanus, important dignitaire romain et son épouse ont réalisé cette route pour accéder à leur lieu de résidence nommé "Théopolis" (Cité de Dieu) et l'ont rendue commune. Théopolis n'a jamais été retrouvée.

C'est ainsi que, quand les allemands sont arrivés, tout le monde avait décampé. Merci à Fortuné Silvestre d'avoir relaté une partie de cette période si difficile.

Sur *la Route du Temps*, nous sommes déjà dans la réserve géologique de Haute Provence et au cœur de cette région des pré-Alpes où des strates profondes ont été remontées et remodelées, en fonction de l'humeur du moment de ces forces tectoniques, qui ont provoqué l'émergence des Alpes. Qui continuera à soutenir que la roche est indéformable en ouvrant les yeux autour de lui ?

Regardez sur votre droite, quand vous sortez du tunnel percé pour la réalisation de l'autoroute A55 à Saint-Paul-les-Durance et admirez ce magnifique arc de cercle que constitue la strate, là, en bord de Durance. N'a-t-elle pas été courbée comme un fétu de paille ?

Regardez à la sortie du tunnel de Sisteron, sur votre droite, ce site si extraordinaire, où les strates ne sont plus en arc de cercle, mais forment de véritables méandres, se repliant carrément sur elles-mêmes.

À l'occasion de travaux de voirie en 1979, à Digne, sur la route de Barles, une dalle a été

mise à jour comportant plus de 1 500 fossiles d'ammonites, nautilus, bélemnites et autres bivalves divers. Cette dalle inclinée de 390 mètres carrés date du Jurassique inférieur (-200 à -145 millions d'années) et la Nature, par un pied de nez narquois à nos certitudes de puissance modernes, a fait réapparaître ce vestige fabuleux de la sienne, affirmant sa permanence.

Il est vrai que nous connaissions déjà, en Provence, de nombreux sites de roches constituées de dépôts de vestiges d'animaux marins, notamment Cassis et Rognes avec leurs pierres. Mais il est toujours surprenant d'ouvrir soi-même les yeux sur un site particulier non référencé, même s'il est modeste !

Je roulais, il y a une vingtaine d'années entre Istres et Miramas sur la D16, cette petite route qui contourne l'étang de Berre, allant à Miramas ; pour les Provençaux qui connaissent les lieux, celle qui passe au pied du vieux Miramas et qui s'appelle "la route du delà".

Quand je circule en voiture, je ne mets jamais la radio, toujours attentif et curieux de tout ce qui est autour de moi, des pensées plein la tête qui ont toujours suffi à remplir ma vie.

Je venais de quitter Istres ; c'est un secteur que je connais parfaitement bien, mes parents ayant eu "un cabanon" à dix mètres de

la plage, aux Heures Claires, dans les années 50.

C'était encore, avant l'arrivée de la Durance à Saint Chamas², ces moments où nous péchions la soupe de poissons dans l'étang et où nous y ramassions des palourdes dans le fond sablonneux et des huîtres sauvages dans les rochers.

Sur le premier kilomètre, on surplombe plusieurs villas construites sur la droite, en contrebas de la route, elle-même dominée sur sa gauche par des terres incultes. Ces terres sont surélevées d'à peine quelques dizaines de centimètres, mais ce jour-là je me suis aperçu que l'épaisseur du surplomb était constituée de coquilles d'huîtres agglomérées. Je ne sais pas si ces dépôts continuent en profondeur, mais j'ai pu constater que les huîtres étaient suffisamment soudées entre elles par les sédiments, pour caractériser des dépôts très

² En 1966 les eaux de la Durance ont été canalisées jusqu'à l'usine hydro-électrique de Saint Chamas qui est l'unité terminale des équipements hydro-électriques de cette rivière. Celle-ci se déversant au final dans l'étang de Berre. Ce dernier a énormément souffert de cet apport massif et permanent d'eau douce. Les échanges qui se faisaient avec la mer Méditerranée, via le canal de Caronte entre Martigues et Fos-sur-Mer, ont été profondément perturbés ; sa salinité diminuant, sa faune marine a disparu.

anciens. Mais pas au point, toutefois d'avoir été compressés comme l'ont été les dépôts remontant à des centaines de millions d'années, finissant, eux, par devenir de véritables roches. Je pense que j'étais revenu là seulement quelques dizaines de millions d'années en arrière! Je serais curieux de revenir dans quelques centaines de millions d'années, c'est si peu, pour voir ce qu'il en est.

Lorsque, dans les années 1850, Joseph Méry que nous rencontrerons dans quelques pages, s'émerveillait pour *sa Provence* de l'arrivée du Lac de Cuges, conséquence du dernier orage, il ne se doutait pas que la Provence aurait son dinosaure : le *genusaurus sisteronis*.

Tout le monde savait déjà que les dinosaures avaient occupé toute la planète et aussi nos régions (comment auraient-ils pu les négliger, quand on connaît leurs charmes), laissant même leurs œufs dans le Massif de Sainte Victoire, mais aucun n'avait vraiment montré le bout de sa queue en Provence.

Et en 1986 *genusaurus sisteronis* est arrivé ! Oh, il n'était pas très frais : il avait au minimum 145 millions d'années, peut être même 200 millions. Même pas tout à fait complet, il l'était suffisamment pour permettre d'en réaliser une photo (pardon un dessin.

Mais un dessin n'est-il pas déjà une photo en devenir ?) Ses ossements étaient là, dans la vallée du Jabron, cette petite rivière qui se jette dans la Durance près de Sisteron.

Il est arrivé et il a parlé. Il a aidé les scientifiques à le reconstituer. Comme les pharaons, il avait près de lui beaucoup de ces restes de végétation qui constituaient son environnement familier et qui ont permis de savoir qui il fréquentait. Le proverbe ne dit-il pas : *«Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es.»*

Il mesurait 1,50 mètre de haut, 2,50 à 3 mètres de long et pesait une centaine de kilos. C'était un carnivore. C'est un joyau, car il est le seul de sa variété à avoir été retrouvé.

Je ne peux m'empêcher de penser - quand on compte comme c'est le cas en millions d'années -, à la fierté que nous avons tous quand nos enfants ou nos petits enfants comptent jusqu'à dix pour la première fois, et à Annie qui vérifiait le nombre de doigts de notre première fille! Tout est relatif. Que dire alors de notre façon de compter le temps ? Qu'en est-il de ce temps que nous avons divisé en secondes, minutes, heures, années et siècles ; de ce temps dont faute d'en connaître le lendemain, nous ne pouvons qu'en espérer le meilleur ?

Qu'est-ce qu'une journée: 24 heures ?
1 440 minutes ? 86 400 secondes ? Non, nous
dira l'éphémère : une vie! Et que dire encore
de ces journées, si courtes dans le bonheur et
si longues dans le malheur!

Sachons rester humbles et retournons
dans les années 1940, quand je suis revenu à
Marseille, dans les bagages de mes parents. La
vie a repris son cours à La Barasse, ce quartier
où nous habitions.

La première fois que j'ai appris que la
mort existait, je devais avoir cinq ou six ans.
Nous habitions boulevard Sainte-Anne et
l'église s'y trouvait à l'extrémité. Un enfant
venait de décéder et le cortège passait juste
devant notre maison.

C'était étrange, ce corbillard tout blanc,
ces gens muets pour la plupart, empreints de
solenité qui marchaient têtes basses,
accompagnés du tintement des cloches. Je ne
me souviens pas d'en avoir entendu parler
avant cela. Bien sûr, je savais que deux de mes
grands-parents étaient morts, mais c'était il y
a longtemps... Mon grand-père paternel avant
ma naissance et ma grand-mère maternelle
alors que j'avais à peine un an, à un moment
où, pour moi, la mort n'existait même pas! Et
puis, elle était âgée : elle avait plus de
quarante ans, c'est tout dire! Le fait que nos

grands-parents partent avant nous soit dans l'ordre des choses, ne me venait même pas à l'esprit. Je sentais confusément que quelque chose d'irréversible venait de se passer. Mais aussitôt les cloches tues, j'ai repris le jeu duquel elles m'avaient tiré.

La mort c'était l'affaire des grands et si j'y ai repensé plus tard, cela n'a jamais été avec beaucoup de sérieux ; du moins en ce qui concerne la mienne!

À La Mort

<i>Quitte ta grande faux Moissonneuse honnie Que je vois de mon lit Déjà comptant mes os.</i>	<i>Certaines vont au ciel, Les autres en enfer. La mienne dans mon corps Souhaite rester encor.</i>
<i>Rien ne presse aujourd'hui, Sache te montrer digne Car vois-tu, tu m'ennuies Et je te ferai signe.</i>	<i>Où ira-t-elle après? Je l'espère légère, Ne l'ayant trop chargée Par de vilains méfaits.</i>
<i>Je connais ton malheur À ne pouvoir garder, Comme tu le voudrais Ces corps dans leurs linceuls</i>	<i>Mais l'ai-je assez soignée? Ai-je assez fait de bien? Me suis-je intéressé Assez à mon prochain?</i>
<i>Combien en as-tu eu ? Il ne t'en reste plus! Dans tes mains décharnées Tout redevient poussière!</i>	<i>J'ai aimé mes enfants, Ma femme et puis mon chien Mais je crois bien pourtant, M'accorder trop de bien!</i>
<i>Et les âmes non plus Ne te font pas profit; Tu les vois s'échapper, En fait elles te fuient!</i>	<i>Tu vois qu'un peu de temps M'est vraiment nécessaire, Revenir dans vingt ans Ne te gênera guère,</i>

Je serai toujours là !

En fait, quand j'affirme ne pas l'avoir prise au sérieux, je cache la vérité, car j'ai toujours essayé de tourner en dérision ce qui me dérangeait. Est-ce vraiment un déni, ou plutôt une forme de pudeur qui m'a souvent empêché de laisser transparaître mes émotions, de ne pas les avouer?

Pour ce qui me concerne, c'est autant une forme de timidité qu'une recherche de contrôle de soi. Dans leur langue d'aujourd'hui, nos jeunes diraient *même pas mal*!

C'est à la fois atavique et culturel et il est vrai que dans la plupart des familles, on apprend aux garçons qu'ils seront des Hommes, la taille de la majuscule au début du mot est fonction du machisme de la famille et un Homme, ça ne se laisse pas aller à ses émotions.

Paradoxalement, beaucoup de femmes combattent le machisme, mais très nombreuses sont celles qui elles-mêmes, inconsciemment, semblent alimenter celui de leurs garçons! Laquelle de nos chères et tendres ne s'est elle pas laissé aller, au sortir de la séance d'habillage qui suit la toilette de son rejeton mâle de quatre ou cinq ans qu'elle

vient de revêtir comme un grand, à lui dire à haute voix «Tu es beau comme un mec!» ?

On leur apprend qu'ils sont des mâles et parfois même ils nous montrent qu'ils le savent déjà et cela nous déconcerte autant que cela nous interpelle. Car l'éternelle question de l'acquis et de l'inné se pose.

Alors qu'il avait entre cinq et cinq ans et demi, Roman, un de mes petits-fils n'a-t-il pas fait à ma fille ainée cette confidence sortie de nulle part : *«Maman, quand je vois des dames toutes nues à la télé, j'ai la quéquette qui se relève.»*

Que je vous rassure immédiatement, il est devenu un jeune homme de vingt et un ans très recommandable et très maître de lui! Ça ne s'invente pas et au fond, ce n'était pas une confidence, c'était tout simplement un fait!

Les émotions n'expriment que la sensibilité.

Celle de nos petits-enfants a toujours été très profonde et en particulier celle de Roman qui a toujours exprimé ses humeurs. N'est-ce pas lui qui a dit un jour, vexé, à sa grand-mère : « Yaya (c'est ainsi qu'ils appelaient Annie, mon épouse), un coup de pied dans le derrière, ça vaut pour SOS enfants battus ?»

Il a toujours su exprimer ses états d'âme!

Naissance d'un poème³

*D'abord, tout part d'une émotion.
Parfois d'une situation,
Souvent d'un de ces moments forts
Que sait nous réserver le sort.*

*Et puis les mots arrivent,
Se bousculent et s'activent,
Revendiquant leur place,
Jamais ils ne se lassent.*

*D'une part les plus tendres,
Si plaisants à entendre
Et puis les plus précis,
Les plus coquins aussi.*

*Et ceux qui jouent aux durs
En se disant plus purs,
Ceux qui sont démodés
Mais qui sont toujours vrais.*

*C'est tout l'art du poète
De choisir l'épithète,
De trier sans répit
Pour une œuvre aboutie*

*Quand la rime est trouvée
Et l'harmonie créée,
Les vers enfin comblés
Se mettent à chanter.*

³ Ce poème a reçu le deuxième accessit de poésie néo-classique du palmarès 2012 de l'Académie Poétique et Littéraire de Provence.

L'érudit vous parlera du sens des mots, le poète, en plus, de leur musique.

Nous étions à cette période préscolaire où l'essentiel est d'occuper son temps en ne pensant à rien d'autre qu'à la minute présente. Hier est déjà loin, demain n'existe pas encore, aujourd'hui ne veut rien dire.

Seule *la maternelle* est l'annonce des temps qui changent. Des temps qui changent sur le plan de la vie courante: on sort du cocon protecteur familial; qui changent aussi par l'arrivée de tous ces autres enfants dont on ne soupçonnait même pas l'existence. Le plus déroutant étant l'apparition des filles!

À ce moment là, les classes maternelles se trouvaient dans l'école des filles et, si celles de nos âges pleurnichaient pour un rien, les grandes ouvraient la porte des cabinets quand nous y étions!

Les filles c'est bizarre, ça ne ressemble à rien, ça fait n'importe quoi et ça ne sait même pas jouer aux billes!

Peu de temps après cela, j'ai vécu mon premier déménagement, ou du moins pour être

tout à fait précis, je me suis retrouvé dans l'une des collines de La Barasse.

Le Pic Foch constitue la fin du massif de Carpiagne, en bordure de la vallée l' Huveaune, ce cours d'eau de 48 km qui a pris naissance dans la Sainte Baume, près de Nans les Pins. Au début du vingtième siècle, c'était encore un joli cours d'eau très pittoresque et poissonneux avec des rives ombragées. Il s'écoulait, paisible, traversant une vallée verdoyante, parfaitement entretenue par des agriculteurs besogneux. Mais l'urbanisation galopante et le développement industriel en ont fait un déversoir lamentable.

À partir des années 60, le déclin des industries et les efforts sur l'assainissement urbain ont un peu inversé la situation. Cependant comme ailleurs, l'empreinte de l'homme y a supprimé le charme du joli cours d'eau d'origine, transformant aussi tout le bassin marseillais.

Protis, le Phocéén ne s'y est pas trompé lorsqu'il a ancré ses bateaux dans cette rade qui leur offrait un abri sûr. Arrivant par la mer, il ne pouvait manquer d'être attiré par cette magnifique baie au centre de laquelle se trouvait cette très grande calanque qu'est le Vieux-Port - qu'ils ont baptisée Lacydon -,

emplacement exceptionnel pour des navigateurs.

Tout a commencé par un coup de foudre : Gyptis, la Ligure, épouse le jour même de leur rencontre Protis, le Phocéén! Poussé par les vents de l'Histoire, il décide de s'installer dans l'écrin constitué par toute cette zone légèrement vallonnée, qui s'étend depuis l'Etaque, au pied du massif de la Nerthe, jusqu'à Plan-de-Cuques, dont nous reparlerons plus tard.

D'une surface supérieure à 240 km², cette large étendue très verdoyante et boisée, légèrement vallonnée était entourée de collines en grande partie plantées de chênes. Elle était traversée par plusieurs petits cours d'eau dont l' Huveaune, le Jarret (aujourd'hui recouvert), le ruisseau de Plombières, le Bachas, le ruisseau des Aygalades. Plus aucun ne mérite le qualificatif de petit cours d'eau à cause des pollutions permanentes que nous leur avons imposées aux cours des années.

Oh, j'entends d'ici certains d'entre vous faire des gorges chaudes quand je parle des cours d'eau de Marseille. Mais savent-ils seulement que l'Huveaune est un fleuve à part entière ? S'il en fallait une preuve, qu'ils apprennent qu'il se divise en deux bras qui enserrant une

île en face des anciens établissements Rivoire et Carré, très précisément au 40 de l'Avenue du Docteur Heickel, à la Pomme... La maison s'appelle « à mon île » (je reviendrai sur ce lieu qui a été un lieu marquant de la vie de ma famille.) Elle a même engendré des cascades. De même que le Jarret qui en comportait une à la jonction du Boulevard Françoise Duparc et de la rue de la Cascade, à l'ouest du bar de la Cascade, disparu aujourd'hui.

Les Marseillais ne sont pas toujours des blagueurs, même si ces cascades ne faisaient que quelques dizaines de centimètres et *l'île* moins de mille mètres carrés!

Un des oncles de ma mère qui habitait justement au boulevard de l'Huveaune, à La Pugette, me racontait qu'avant la guerre de 1940, dans les années 30, il y avait encore, de temps en temps, des pêcheurs en barque devant chez lui.

Pour ce qui est du littoral, si à l'est du Vieux-Port il n'a pas trop changé à part la Corniche et les plages du Prado, la partie qui se situe à l'ouest a été totalement défigurée.

C'était une côte aussi découpée que tout le littoral méditerranéen et elle était en retrait important par rapport aux quais actuels. Elle comportait la plage marseillaise de l'époque : la plage d'Arenc.

Quel marseillais vous dira aujourd'hui qu'arenc vient «*d'areno*» qui en provençal signifie *sable* ? Et si certains sont encore capables de vous le dire, qui vous parlera de la plage d'Arenc, seule plage marseillaise au 19^e siècle, après avoir traversé ce triste quartier tel qu'il est aujourd'hui ?

Alexandre Dumas nous en parlera dans son ouvrage *Une année à Florence* pour avoir été accueilli à Marseille par Joseph Méry qui lui a fait connaître notre belle région qu'il aimait tant. Joseph Méry était un journaliste marseillais, écrivain par ailleurs.

Imaginons une grande plage de sable remontant jusqu'à l'actuelle gare d'Arenc à la place de laquelle se trouvait, entre autres établissements, le Château Vert. C'était un établissement prestigieux qui a subsisté de 1820 à 1865, date à laquelle, ainsi que la plage et ces lieux paradisiaques qui gênaient *le progrès* ont disparu.

Triste progrès !

Il faut cependant aussi reconnaître que, parallèlement, c'est à cette époque qu'a été percée l'avenue du Prado, ce qui a déclenché l'aménagement des quartiers sud et l'accès aux plages actuelles, toute cette partie sud-est, à part le hameau de Mazargues, n'existant pas. C'était une plaine aride, au pied du massif de Marseilleveyre qui arrivait jusqu'à la mer.

Régalez-vous en remontant jusqu'aux annonces de Joseph Méry sur *le lac de Cuges* :

«La Provence avait des montagnes, la Provence avait des fleuves, la Provence avait des ports de mer, des arcs de triomphe anciens et modernes, la bouillabaisse, les clovisses et l'aïoli; mais que voulez-vous, elle n'avait pas de lac : Dieu a voulu que la Provence fût complète, il lui a envoyé un lac.

- Et comment cela ?

- Il lui est tombé du ciel.

- Y a-t-il longtemps ?

- Avec les dernières pluies ; j'en ai appris la nouvelle ce matin.»

Heureux homme dont les paroles transpirent l'amour de notre Provence! N'allez surtout pas croire qu'il s'agit d'une blague marseillaise débitée avec le plus grand sérieux par un *blagaire* (qui se prononce *blagaïre*).

Non, très sérieusement, il s'agit d'un *poljé* et à l'occasion de fortes pluies, périodiquement, le lac de Cuges se manifeste et réapparaît, parfois sur quelques centimètres de profondeur, d'autres fois plus. C'est bien plus sérieux que le monstre du Loch Ness et en 1978 un véliplanchiste aurait surfé au-dessus des vignes submergées.

À l'époque tertiaire, il y a 65 millions d'années, nous avons un grand massif calcaire, miné par l'infiltration des eaux. Subissant une

érosion intense, de véritables rivières souterraines se sont formées qui aujourd'hui encore se déversent en mer, au large de Cassis.

Par son effondrement, le lac de Cuges s'est formé, il y a environ 25.000 ans avec une profondeur d'une vingtaine de mètres, 3.000 ans av. J.-C.

Au Moyen-âge, à la suite de son comblement par l'érosion naturelle, il était devenu un marécage insalubre. Il a été asséché par les villageois.

Pour les plus curieux, n'hésitez pas à vous rendre à la bibliothèque municipale de Cuges les Pins vous ne serez pas déçus et rendez-vous à Rougier où subsistent les traces de ce passé oublié. Vous pourrez y découvrir l'épopée de la fontaine de Rougiez que vous pourrez suivre sur internet.

En tous les cas, ce qui est surprenant c'est que des situations comme celle-là, des situations que nous côtoyons tous les jours ne rappellent leurs réalités que très fortuitement et que nous ne savons pas ouvrir les yeux sur des évidences qui sont là.

Moi même qui connais Cuges depuis toujours, qui en ai la connaissance *dans les tripes*, ne m'étais jamais posé de question : on y accède en venant d'Aubagne par la descente du Col de l'Ange, on le quitte en direction du Bausset par une côte très marquée et la

"plaine" de Cuges est très caractéristique de l'effondrement qui a marqué sa création. Mais il est vrai que ces phénomènes ne sont pas à notre mesure.

Pour en revenir aux épousailles de Gyptis et de Protis, il y a 2600 ans, elles ont été on ne peut plus fécondes, puisqu'elles ont donné naissance à la plus ancienne ville de France. Ajoutons à cela que Protis apporta dans la corbeille de la mariée: la vigne, l'olivier et la démocratie; quant à ce qui concerne, ce que l'on appelle aujourd'hui l'écologie il y a beaucoup à dire!

Qu'ils ne se retournent pas dans leurs tombes, eux pas plus que la centaine de générations qui nous séparent (100 à 110 générations, c'est tellement moins que 2 600 ans !), je ne les tiens responsables de rien, ils ne savaient pas, mais nous qui savons ne faisons pas grand-chose, à part en parler !

Cependant, le fait qu'une responsabilité soit collective ne peut exonérer personne de sa responsabilité individuelle, chacun d'entre nous qui faisons semblant d'ouvrir les yeux sur la gravité du problème, moins que quiconque !

Faut-il seulement rappeler que le 11 septembre 2001, lorsque les États-Unis ont donné l'ordre à tous les avions civils qui

survolaient leur territoire de se poser, cela a concerné plus de 4 500 vols au seul moment où l'ordre a été donné.

Chaque avion embarque à son départ plusieurs milliers de litres de carburant. Transposons cela au plan mondial sur une année et nous arrivons à une consommation de 27 giga-barils, soit $27 \text{ milliards} \times 220 \text{ l} = 5\,950$ milliards de litres de kérosène brûlés par les seuls avions civils... Et encore ces chiffres seront doublés dans seulement quelques années !

Rappelons-nous que pendant longtemps, Massilia n'a compté qu'un millier d'habitants et lors de l'installation des Romains, le *plan des cuques* n'était que cette plaine où étaient cultivées les céréales; les "cuques" étant ces petits amoncellements coniques de gerbes qui étaient édifiés lors de la moisson en vue de leur ramassage.

Lorsque, en 1947, une nouvelle commune a été créée par éclatement de la commune d'Allauch, le nom du lieu lui a été attribué, marquant la naissance de Plan-de-Cuques.

En quittant le boulevard Sainte-Anne pour venir habiter dans le Pic Foch, il s'agissait pour ma mère en quelque sorte d'un retour aux sources. La maison que mes parents

venaient de louer, ainsi que la maison voisine, avaient été construites dans les années 30 par son père, mon grand-père.

Déjà la vie se répétait.

Ma mère évoquait souvent les efforts qu'il avait dû déployer en rentrant de son travail ou à l'occasion de ses jours de repos. Il était bourrelier sellier (un de ces métiers dont seul le nom subsiste) et travaillait à Coder, une entreprise qui fabriquait, entre autres, des voitures à voyageurs pour le chemin de fer.

Chaque seau de sable, chaque sac de ciment, chaque *cairon* - c'était le nom de ces briques en terre cuite que produisait la tuilerie de La Valentine, disparue pour faire place à l'important complexe commercial qui s'y trouve aujourd'hui , était monté *à dos d'homme* depuis le pied de la colline.

Il est mort à 47 ans après avoir été obligé de vendre ses deux maisons pour faire face aux conséquences sur sa santé du labeur qu'il s'était imposé.

La vie, c'est comme cela, mais notre famille a pu profiter de son travail !

C'était une maison modeste, mais mon père l'entretenait très bien. Je me souviens être allé avec lui jusqu'au four à chaux qui se trouvait au pied de la colline, pour y chercher une pierre tout droit sortie du four.

Les peintures modernes existaient à peine et encore, seulement les toutes premières et les badigeons à la chaux étaient traditionnellement utilisés dans toutes les maisons provençales.

Des pierres calcaires de quelques kilos, ramassées directement sur place où elles ne manquaient pas, étaient tout simplement portées à une température de 900° pour se transformer en chaux vive, extrêmement corrosive (celle-là même qui a été utilisée abondamment lors des grandes pestes successives de Marseille). Une pierre coûtait très peu cher et suffisait à badigeonner une pièce.

En rajoutant des ocres, on pouvait jouer sur les couleurs, en utilisant des pochoirs, réaliser des frises et même les maisons les plus modestes étaient assainies et décorées de la sorte. La seule précaution à prendre était de se prémunir des projections lors de la réhydratation, qui devait être suffisante pour supprimer l'agressivité de la chaux vive et aboutir au *lait de chaux*.

Oh, la maison n'était pas grande et c'est quand j'y suis retourné très longtemps après, avec quatre de mes petits-enfants que j'ai pu me rendre compte qu'elle mesurait, extérieur de murs, 6 mètres x 6 mètres, soit à peine une trentaine de mètres carrés intérieurs.

Heureusement, il n'y avait pas d'isolation ce qui évitait de diminuer inutilement la surface habitable et comme nous étions six à y vivre - ma première sœur et mon deuxième frère étaient nés -, la chaleur familiale (c'est mieux que la chaleur animale), compensait la faiblesse du chauffage.

La maison avait bien d'autres *charmes* cachés : l'été, la pression d'eau étant insuffisante pour que les caisses à eau, dans les combles, soient alimentées; mon père devait sectionner la conduite au pied de la maison.

Mais l'hiver ce n'était pas nécessaire l'eau alimentait les caisses à eau... quand il ne gelait pas!

Elle ouvrait sur la vallée de l'Huveaune et au loin, sur la chaîne de l'Étoile et tous ces paysages qui avaient, dans leur état premier, conquis Protis et ses compagnons. Mais les arbres et la verdure avaient été remplacés par les usines dans la vallée et plus loin détruits par les incendies.

La plus proche était "l'électrochimie" (c'est ainsi que tout le monde l'appelait) qui transformait la bauxite, extraite notamment à Brignoles, en alumine qui devenait ensuite, ailleurs, l'aluminium.

La terre ne donnait pas des récoltes fabuleuses: mon père n'a jamais rien pu y faire pousser, mais il *pouvait* s'occuper

régulièrement à débroussailler, faute de quoi, la garrigue aurait vite envahi le tour de la maison.

Cette garrigue provençale constituée d'*argelas*, c'est le nom que l'on donne à ces buissons d'épines et de fleurs jaunes, de cistes et de petits pins rabougris, a une propension toute naturelle à se développer intensément dans la *caillasse*...

À croire qu'elle est totalement réfractaire à une terre normale et qu'aucune clôture n'a jamais été capable de l'arrêter!

J'allais oublier, il y avait des plants de valérianes (que j'ai toujours entendu appeler *lilas d'Espagne*) et des iris dans les endroits naturellement dégagés, le reste étant quasiment impénétrable.

Au pied de la colline, il y avait des jardins où poussaient des salades, des tomates et toutes sortes de légumes: de véritables jardins d'Éden et les iris mesuraient jusqu'à 50 ou 60 centimètres de haut. Alors que ceux de ma colline montaient à peine à 5 ou 6 centimètres.

Le jour où j'ai mené mes petits enfants voir les maisons de leur trisailleul, ma fille qui était là, a récupéré quelques iris de la colline qu'elle trouvait jolis. Lorsqu'elle les a replantés dans son jardin, dans une bonne terre, ils ont atteint 50 à 60 centimètres.

Ce jour-là j'ai découvert à la fois, ce qui m'a semblé être deux vérités :

- la première est que pour ne pas protester contre le fait que, vraiment, le sol était trop pauvre, les iris se contentaient de ne pousser que pour ce qu'on leur offrait,

- la seconde est que, si j'étais nutritionniste, sauf toutefois à ceux qui subissent la situation à cause de dérèglements d'ordre médical, je conseillerais aux gens obèses d'aujourd'hui, de prendre exemple sur les iris de ma colline!

Si *ma colline* ne ressemblait en rien à ce que Protis avait connu, j'espère qu'il y a passé d'aussi heureuses années que celles que j'y ai vécues.

Il a amarré son bateau à Marseille guidé par le destin, le mien y a été amarré par mes ancêtres du fait de leurs naissances successives. Ma mère disait avec fierté «chez nous les femmes sont toutes marseillaises depuis plus de sept générations"!»

Le fait que notre ancien domicile ne soit qu'à un petit kilomètre à vol d'oiseau du nouveau m'avait permis de ne pas changer d'école, sauf que passant de la maternelle au cours préparatoire qui était côté garçons, je n'avais plus à supporter ces attentats à la pudeur que m'imposaient les filles.

Si j'avais été à l'âge adulte, j'aurais su comment régler autrement ce problème, qui d'ailleurs n'en aurait plus été un! (à part que, comme on le verra plus tard, l'effet de surprise conjugué à l'effet de nombre peut empêcher la réaction appropriée !)

L'annonce de l'arrivée de ma deuxième sœur a été à l'origine de mon premier changement d'école et je suis rentré en cours élémentaire deuxième année boulevard Boisson, en ville.

La rentrée des classes avait eu lieu deux ou trois jours avant mon arrivée et j'avais dû passer la première journée *en rase-mottes*, assis sur l'estrade près du tableau. C'est là, dans cette école que j'ai connu la première difficulté linguistique de ma vie et la seconde suspicion flagrante, pire la deuxième injustice sérieuse de ma vie.

Le maître, Monsieur Lilaman, nous avait remis des livres de lecture tout neufs qui sentaient bon.

Nous devions faire, *dans notre tête*, c'est-à-dire silencieusement, une lecture dont le titre était ***Le géant égoïste***, avant de la faire, à tour de rôle, à haute voix. Le fait qu'il soit géant ne me posait pas de problème, mais *égoïste* ? Qu'est-ce que ce mot barbare ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et puis comment

ça se prononce ??? Ces deux points sur le i étaient une fourberie! Je sentais confusément qu'ils modifiaient la prononciation, mais comment ? *iéouste, iéouste*, je répétais désespérément dans ma tête cette locution phonétique représentant ce que je traduais.

J'ai eu la chance de ne pas avoir été le premier à lire à haute voix et ce jour-là, j'ai compris une évidence : chaque fois que c'est possible, quand on ne sait pas, il vaut mieux se taire!

Quant à la seconde suspicion, elle est née sans que je la vois venir.

Vous vous rappelez qu'il y en avait déjà eu une avec le pot de confiture (il faut suivre !). En fait, je devrais dire la deuxième suspicion car il y en a eu d'autres plus tard dont certaines se sont même avérées fondées.

Nul n'est parfait !

Monsieur Lilaman, le maître, nous donnait régulièrement des devoirs à faire à la maison. Loin de nous surcharger cela a eu des résultats plutôt positifs - pourquoi avoir changé un système qui a si bien marché ? - Le matin, il ramassait les cahiers de devoirs du soir, corrigeait et quand le travail était bon, il insérait un ou parfois deux bons points entre les pages du cahier. Lorsque nous avions dix

bons points, il nous les échangeait contre une image et quand nous avions dix images nous obtenions une grande image. C'était la consécration et quelle fierté!

Lorsque j'ai pu obtenir ma dixième image, je suis allé trouver mon maître pour obtenir ma grande image et là, le ciel m'est tombé sur la tête! Les gaulois avaient raison, cela peut arriver. *«Comment ! Une grande image! Comment as-tu fait ? Où as-tu pris ces images ? Tu les as volées ?»* La question était déjà une réponse, l'affaire était entendue!

Moi, je ne comprenais rien... Mais, sûr de moi, je discutais pied à pied, du moins autant qu'on peut le faire à 9 ans. Je ne comprenais rien, expliquant que je faisais mes devoirs et que les bons points arrivaient... Comme Namogo m'avait expliqué plus tard que les enfants arrivaient !

Il est utile, ici, que nous nous projetions une trentaine d'années plus tard et que je vous parle de Namogo.

Vous pourrez apprendre plus loin que je me suis occupé pendant une vingtaine d'années de protection incendie. Nous étions dans les années 80 et je suis allé plusieurs fois en Afrique, pour réaliser sur des navires des installations fixes de lutte contre l'incendie. Cette année-là, j'étais à Abidjan et comme

d'habitude, je me faisais mettre à disposition un soudeur par les chantiers navals Marty. La première fois, cela avait été Namogo ; il était bien et comme je suis d'un naturel fidèle, pensant que souvent le "mieux" est l'ennemi du "bien", chaque fois, je le redemandais. Il en était très fier et s'en montrait reconnaissant par la bonne volonté qu'il me témoignait.

Cette fois là, je revenais moins d'un an après mon précédent chantier et Namogo, père à mon départ de 5 enfants dont le dernier avait à peine deux mois, en avait un sixième.

Une relation cordiale s'était installée entre nous qui me permettait de lui dire sur le ton de la plaisanterie: « *M'enfin, Namogo, tu n'en as pas assez des enfants ? Tu ne peux pas te mettre une ficelle au bout de la quéquette pour ne plus en avoir ?* » Ce à quoi il répondit tranquillement : « *Tu comprends, nous on dort avec la femme et les enfants arrivent...* » Sa logique était imparable, mais quel malheur de ne pouvoir rien contrôler de sa vie !

Et bien, mes bons points, c'était pareil, je faisais les devoirs et les bons points arrivaient.

Heureusement, mon père qui savait que ces images étaient effectivement le résultat de mon travail, a rétabli la vérité en rapportant mes cahiers de devoirs du soir.

Cet épisode ne m'a pas traumatisé et je pense tout simplement que Monsieur Lilaman, qui était un bon Maître, n'avait pas eu conscience de mon travail tranquille, ce dont je ne tire aucune gloriole particulière car il s'est fait dans la facilité.

Mon honneur a été rétabli par le prix que j'ai eu en fin d'année, même s'il ne venait pas récompenser d'effort particulier. Les choses simples doivent se vivre simplement.

L'année suivante, en cours moyen première année, deux éléments amusants se sont produits, éléments dont j'ai été bénéficiaire, le bénéfice m'ayant été acquis sans que je le recherche.

Le maître, tenant compte des notes de chacun, établissait un classement mensuel. Très régulièrement, Colléla, était premier et moi second.

Mon égo qui n'a jamais été surdimensionné, se contentait parfaitement de cet état de fait et n'exigeait pas que je fasse d'efforts particuliers. Cet ordonnancement a cependant été modifié par deux fois et, je le garantis, sans action délibérée de ma part :

- une première fois, à la fin du deuxième ou troisième mois, le maître nous avait annoncé quelques jours avant le classement que le premier aurait un album permettant de

collectionner les images d'une marque de chocolat. J'étais arrivé premier !

- Une deuxième fois vers la fin de l'année où l'attribution de correspondants était prévue. Le premier correspondrait avec un élève de cours moyen première année de Chartres et le deuxième avec un élève de Gardane.

C'est comme cela que j'ai pu recevoir des photos de la cathédrale de Chartes qui étaient bien plus belles que celles du terroir de Gardanne qu'il a reçues, lui.

Même si j'ai souvent sorti la boutade « dans la vie chacun n'a que ce qu'il mérite... » J'avoue ne pas avoir crié au scandale devant cette injustice et même m'en être accommodé sans l'ombre d'un problème!

Puis, comme tout le monde, je suis arrivé en cours moyen deuxième année, chez Monsieur Gaillard, lequel dès le premier jour nous avait informés que nous aurions à notre disposition une "boîte à questions" et, sous sa direction, tout le matériel d'imprimerie nécessaire à la réalisation d'un journal que nous écririons ensemble pour aller le vendre en porte à porte au profit de la coopérative. J'étais conquis et j'ai utilisé les deux passionnément.

À cette période de la vie, autour de onze ans, la vie des garçons est passionnante ! Les

ennuis de ce premier duvet qui commence à pousser et qui est élevé avec empressement au rang de *barbe*, qu'il faut raser tout de suite, n'existent pas encore. Mais, nous commençons à jouir de cette autonomie que nous laisse notre statut de "grands".

Cette année là, au lieu d'aller dans une colonie de vacances traditionnelle, nous étions allés camper, en août, sur les bords du Verdon.

Des marabouts, ces grandes tentes de l'armée pouvant contenir une douzaine de lits de camp, avaient été installés au milieu d'une clairière à Villars Colmar.

Nous étions une soixantaine d'enfants répartis en six équipes et notre statut de pré-adolescents nous permettait beaucoup de choses et notamment d'avoir un couteau.

L'attirance des garçons pour les couteaux a toujours été très forte : c'est viril ! C'est le pendant de l'attirance des filles pour les premiers accessoires de toilette. La toilette, à cet âge-là, pour les garçons, est loin d'être une question majeure !

Mais, la nécessité d'avoir un couteau n'est pas qu'une question de virilité, c'est une question de survie : couper sa viande, tailler les écorces et surtout se défendre en présence d'un animal sauvage - car il est bien connu que ce risque est permanent quand on va camper !

- ainsi que pour mille autres choses essentielles.

Les variétés de couteaux sont nombreuses : il y a les opinels, les couteaux suisses (avec la croix sur le manche et plein d'accessoires) et surtout les couteaux à cran d'arrêt. Pour ce qui est des couteaux suisses, un copain nous avait expliqué que les Suisses avaient deux spécialités : les coffres-forts et les couteaux. Ils mettaient notre argent dans leurs coffres-forts et nous versaient des intérêts, pas tout. Ils en gardaient le maximum pour eux et nous, avec les intérêts, nous leur achetions des couteaux...

Il le savait parce que son père était banquier!

Moi, mon couteau n'était pas suisse, car mon père n'avait pas d'intérêt et puis aussi parce que je préférais un couteau à cran d'arrêt, plus lourd, pour pouvoir le lancer.

Nous passions des heures à deux ou trois mètres d'un tronc d'arbre à essayer de *tanquer* le couteau qui *rebombait* lamentablement, car il n'arrivait jamais sur la pointe (nous restions vigilants, car parfois il nous *rebombait* dessus).

Pourtant, nous avons tous vu les lanceurs de couteaux y arriver à tous les coups et même parfois entre les doigts écartés de leur partenaire.

Là aussi, un copain spécialiste (à onze ans, il y a toujours un copain qui est spécialiste de quelque chose) nous avait expliqué que leurs partenaires étaient toujours des filles parce qu'elles ont les doigts plus fins et qu'il y a moins de risques de les attraper.

C'est vrai que la cantinière de l'école, très volumineuse, avait mieux fait de faire cantinière que partenaire, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de place entre ses doigts boudinés!

Un jour, nous étions allés en promenade, chacun s'occupait et moi j'étais, comme d'autres, assis par terre à tailler une écorce de pin pour en faire un bateau (je ne savais pas encore que je craindrais le mal de mer !).

Un copain s'était éloigné pour satisfaire un besoin pressant (parfois on dit seulement naturel, mais le sien était pressant) et nous l'avons vu revenir, affolé, son short à la main en hurlant : «une vipère, une vipère».

Nous avons été deux ou trois à nous lever d'un bond pour courir faire face au danger : le serpent encore plus affolé que le copain s'enfuyait dans l'autre sens, aussi vite que possible.

Vu l'imminence du danger, il suffisait que *la vipère* se retourne et charge..., moi qui suis arrivé le premier, j'ai lancé mon couteau et...

Il est venu se planter dans le sol au travers de son corps!

Aussitôt, ça a été la curée: à coups de bâton, à coups de pierres, tout le monde s'est acharné sur ce pauvre serpent qui n'avait pas su s'enfuir assez vite et avait été rattrapé par mon couteau ayant, pour une fois, touché sa cible la pointe en avant.

Personne n'a jamais su si c'était vraiment une vipère ou non. Moi excepté qui, au moins pour justifier mon geste, continue à affirmer que vu sa taille, c'en était une.

En tout cas, ce jour-là j'ai bénéficié d'une considération certaine et, sûr de la valeur de mon exploit, j'ai promené ma superbe dans tout le campement guettant en douce les regards en coin de certains qui n'osaient pas me poser de questions.

D'un air condescendant, je m'approchais alors et reprenais toute l'histoire ajoutant chaque fois de nouveaux détails : *la vipère* ne s'enfuyait pas, mais s'était embusquée pour essayer de me surprendre, elle m'avait attaqué brutalement et je n'avais dû mon salut qu'à la spontanéité de mon esquive.

Aux suivants, j'expliquais qu'elle avait la taille d'un boa et même, à la fin de la journée, d'un anaconda ! Quelle sacrée empoignade ! Si les autres ne l'avaient pas massacrée alors que

je l'avais déjà achevée, j'aurais récupéré sa peau pour en faire de la maroquinerie.

Le lendemain, à mon grand désappointement, tout le monde étant passé à autre chose. « La considération certaine » de la veille n'était plus qu'une certaine considération et le jour suivant qu'une fierté toute personnelle !

En fin de CM2, il y avait le concours d'entrée en sixième et c'était bien évidemment une étape importante. Passaient en sixième seulement ceux qui avaient été retenus à l'issue du concours.

C'est à cette occasion que, comme beaucoup, j'ai connu pour la première fois, ce creux à l'estomac qui nous saisit devant la liste de noms lorsque l'on cherche le sien. Que dire de mon plaisir quand j'ai vu le mien, après avoir vérifié que le prénom était le bon !

Dès le lendemain, mon père, non moins fier, m'accompagnait chez l'horloger du Boulevard de la Blancarde pour choisir une montre. Les choses sérieuses débutaient et il fallait commencer à compter le temps.

Même si j'avais, comme tout le monde, appris à compter le temps, l'apprentissage s'était borné aux quelques notions nécessaires à ma vie sociale du moment : l'heure des récréations, le jeudi, la date des vacances...

Mais c'était encore souvent ma mère qui décrétrait l'heure du départ à l'école et même le jeudi ou le dimanche, l'heure des repas.

Une partie de billes ou d'osselets ça ne se minute pas et l'intérêt du jeu est suffisant pour cacher les appels de l'estomac et même parfois *l'envie* (encore une expression amusante) de faire pipi!

Compter le temps devenait également une nécessité, parce qu'une autre notion s'y ajoutait : le temps «distance».

Déjà je l'avais pressentie au fur et à mesure de l'évolution de ma maturité intellectuelle aussi bien que physique. Un jour, ma mère qui, comme toutes les mères, était surchargée de travail, m'avait sollicité pour aller faire une commission. C'était extrêmement déranger vu l'importance de ce que j'étais en train de faire et que je devais donc interrompre (je ne sais plus si c'était une partie de billes ou de ballon prisonnier).

Comme de juste, j'avais rechigné et là, elle avait coupé court à la deuxième protestation qui allait arriver «*c'est loin!*» en me disant, flatteuse: «*Tu es grand maintenant, et c'est à peine à deux minutes*».

C'est là, dans le simple fil de cette conversation anodine, en catimini, que cette

nouvelle dimension du temps venait d'apparaître : *le temps distance*!

Le *petit d'homme* venait d'éclore. C'est une des notions essentielles qui différencie l'Homme de l'animal. Encore que la question se pose!

Regardons le félin qui s'élance sur sa proie : il a intégré la distance qui l'en sépare, la vitesse de sa proie, sa propre vitesse et sa capacité à la soutenir suffisamment longtemps pour que son attaque soit fructueuse. Mais je crois bien qu'en dehors de ce cas, la notion de temps *distance* reste une abstraction pour lui, même si cette notion existe depuis la nuit des temps. Comment pourrait-il s'intéresser aux années-lumière ?

Une troisième dimension du temps m'est apparue lorsque je suis entré au collège.

J'étais bon élève, mais malgré qu'ils soient tout sauf fortunés, mes parents me faisaient suivre les leçons supplémentaires que le professeur de français tenait. Nous étions deux ou trois et grâce à cela le coût horaire n'était pas exorbitant. C'est là que j'ai découvert le *temps argent*! J'ai découvert, j'ai découvert... Allez, ne me volez pas dans les plumes, ce n'est pas moi qui ai découvert le concept, ce sont les économistes et les

technocrates. J'en ai seulement pris conscience, pour mon malheur autant que pour le vôtre.

Les économistes et les technocrates sont ces gens qui ne produisent rien et pour qui il était donc difficile de justifier leurs prétentions financières. A cette fin, ils ont commencé par décréter:

Le temps c'est de l'argent.

Ils l'ont décrété en caractères gras, pour bien marquer l'esprit des gens. Ils l'ont martelé encore et encore jusqu'à ce que plus personne ne le conteste. Mais en *minutes* cela ne faisait toujours pas cher!

Alors ils ont réfléchi, longuement, à *temps plein*, mettant en application leur concept, le temps devenant pour eux plus que pour quiconque **de l'argent**. Vu leur nombre et la quantité d'idées qu'ils pondent, ils nous coûtent de plus en plus de temps. De ce fait, il nous en reste de moins en moins, et aujourd'hui nous avons de moins en moins d'argent!

Le collège se trouvait Avenue des Chartreux à l'angle de la rue des Écoles et c'était celui-là même, où le père de Marcel Pagnol avait enseigné.

Pour nous y rendre- je dis *nous*, car je passais prendre un copain qui habitait près de chez moi -, nous longions le Jarret qui coulait encore à l'air libre. Ses rives étaient couvertes de grandes ciguës et j'étais très content que le tréma ne soit plus un problème! Je pensais souvent à Socrate qui avait succombé à cette infusion perfide qu'on l'avait condamné à boire.

La pensée, lorsque l'on s'écarte trop de la *pensée unique* ou *politiquement correcte*, voire *religieusement correcte*, peut nous perdre, aujourd'hui autant qu'hier.

Galilée y a réchappé, de justesse!

Mon copain était toujours en retard. Le matin quand je sonnais, c'était l'affolement! Pourtant, je ne lui en ai jamais fait la remarque. On m'avait appris que l'amitié, ça se cultive.

Ces quatre années se sont déroulées tranquillement, à mon rythme, sauf que j'y ai eu à souffrir de la *sournoiserie* d'un professeur de géographie.

Si j'ai bonne mémoire, c'était en quatrième et nous étudions l'Europe, moins la France. Dans le milieu du troisième trimestre, il nous avait demandé de faire une carte grand format de l'Europe, qui plus est, avec des couleurs différentes pour chaque pays. Je dois avouer que je n'ai jamais été doué en dessin, ne sachant pas même tracer un trait droit; pas

plus d'ailleurs qu'en musique. A tel point qu'au BEPC, pour les matières en option à l'oral, j'avais choisi physique et chimie, ce qui contrairement aux autres était loin d'être la facilité et m'avait valu des révisions.

Bref, ce professeur que nous *pratiquions*, depuis la sixième, avait pour habitude de nous faire distribuer les copies corrigées des devoirs ou contrôles et de relever les notes en nous les demandant individuellement.

J'étais à ce moment-là troisième de la classe et quand après avoir appelé les deux premiers, il m'a interrogé, j'ai annoncé ma note : 10/20. Vous avouerez que c'était très raisonnable, il n'y avait là, ni de quoi pavoiser, ni de quoi rougir.

Cependant, lorsqu'il m'a dit «*montre ta carte*», le sol s'est dérobé sous mes pieds : je ne l'avais pas faite! Il ne l'avait donc pas, et pour cause, corrigée et par voie de conséquence, pas rendue non plus!

La seule note que j'aurais pu revendiquer aurait donc dû être: zéro!

La punition a été immédiate : blâme, convocation de mon père, information au Directeur et tout et tout... En ce temps-là la justice était très dure.

Je pense que si cette affaire s'était déroulée aujourd'hui, j'aurais écopé, au pire, comme c'est le cas pour certains de nos

hommes politiques qui sont surpris les doigts dans le pot de confiture, de deux ans d'inéligibilité puisque j'aurais pu plaider qu'il n'y avait pas eu d'enrichissement personnel !

Le pot de confiture n'étant pas le même que celui qui m'avait entraîné les déboires relatés au tout début de ce livre, je peux, sans qu'il y ait deux pots, deux mesures (!) critiquer sans retenue leurs comportements. Est-il utile de rappeler que, si les confitures de nos enfances étaient revigorantes, celle que ces voyous attire est autrement calorique et le pot des finances publiques autrement plus grand !

En effet, qui pourrait prétendre que, pour le bon élève que j'étais, une note de 10/20 pouvait être un enrichissement personnel ?

Mieux, tenant compte de la démarche sournoise utilisée pour me confondre, j'aurais pu obtenir le classement sans suite de cette affaire pour vice de forme dans le dossier d'instruction, du fait de l'utilisation de moyens déloyaux !

J'aurais même, s'il n'y avait pas de classement sans suite, pu plaider que me sachant incapable de réaliser une carte correcte et n'osant pas l'avouer à ce professeur que j'admirais profondément (sic),

je n'avais trouvé ce moyen que dans le but de ne pas le décevoir !

Les circonvolutions du raisonnement ont souvent permis à de nombreux politiciens de sortir de mauvais pas par des raisonnements bien plus subtils - sinon tordus - que celui-là; pourquoi pas moi? Il est vrai qu'ils ont toujours bénéficié de la clémence de leurs congénères et de la justice.

Je ne suis toujours pas très fier de cette arnaque, d'autant moins qu'elle n'a pas marché.

Les choses auraient pu être bien différentes dans le cas contraire et je crois bien que je n'aurais pas eu besoin de l'évoquer. En tout cas, je suis convaincu encore aujourd'hui que sa faute était plus lourde que la mienne et je suis prêt à en discuter avec n'importe lequel d'entre vous, à la condition, toutefois qu'il soit de bonne foi et qu'il arrive à ma conclusion!

Cela ne m'a pas empêché de faire ma troisième et de passer le BEPC. Mon objectif, à ce moment-là, était de présenter le concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs.

Trop jeune pour cela, mon professeur principal m'avait dissuadé de demander une dispense que j'aurais pu obtenir et m'avait conseillé d'attendre l'année suivante, mieux

armé en fin de seconde qu'en fin de troisième pour présenter ce concours sélectif.

Mon frère aîné (qui en fait était né depuis longtemps, depuis aussi longtemps qu'il est aîné... euh...) avait présenté et réussi un concours organisé par la SNCF qui recrutait des jeunes pour en faire ses cadres futurs.

Sans objectif formel, j'ai présenté ce concours auquel j'ai été reçu et j'ai quitté la seconde qui venait de commencer pour être à partir du premier novembre *cheminot*.

La vie est ainsi faite de *bifurcations* qui modifient le cours des choses.

Si j'ai vécu ce premier novembre comme un jour heureux, il n'en a pas été de même pour le dernier.

Dans l'année qui a suivi, j'ai connu le quatrième déménagement de mes parents.

Depuis un certain temps, j'avais revu mon jugement sur les filles. Était-ce depuis que je ne jouais plus aux billes; était-ce depuis moins longtemps et que j'avais commencé à jouer à autre chose ? Je ne sais pas. Toujours est-il qu'un jour, je m'étais rendu compte que les filles c'est joli, ça sent bon et c'est rigolo quand ça rit.

Nos parents respectifs venaient de s'installer dans un ensemble immobilier tout neuf, nous arrivions de quartiers différents.

Et : je l'ai vue !

C'était début juillet et elle rentrait chez elle. Ce moment a été furtif, mais d'une intensité telle que je la ressens encore cinquante-quatre ans après ! Mes yeux ont reçu le flash plein pot et ça a explosé dans ma tête.

Elle avait une jupe blanche, un corsage blanc, ses cheveux mi-longs étaient noués en queue de cheval et une large ceinture cerclait sa taille de guêpe, mais surtout elle était si jolie et si brune.

Je ne l'avais vue marcher qu'une dizaine de mètres, mais la pellicule au fond de mes yeux avait été sur-impressionnée et mille questions se pressaient dans ma tête : qui était-elle ? D'où venait-elle ? Habitait-elle là ou était-elle en visite ? De quelle race était-elle : venait-elle des îles ? Était-elle indienne ? Était-elle métisse de n'importe quoi ? De toute façon, peu m'importait, il fallait que je la revoie ! Ce qui prouve que les questions liées au racisme sont bien puériles.

J'habitais là, dans l'immeuble en face du sien depuis dix mois et je ne connaissais rien d'elle ? Pourtant, mes copains et moi avons eu le temps de faire le tour d'un peu toutes les filles du quartier (*faire le tour...* oui, bon, c'est une manière de dire les choses!)

Cela rajoutait à l'attrait de cette rencontre. Dès le soir même, je surveillais de

ma fenêtre si je pouvais l'apercevoir au travers de l'une des siennes. En vain!

Puis, ça a été tout de suite le 14 Juillet, ou plutôt le 13 et une poignée de confettis a suffi à faire connaissance.

Le 13 juillet, jour heureux entre tous ! Mais ce qui m'interpelle aujourd'hui, avec le recul du temps, c'est, là encore, la date. Et nous verrons plus loin que certaines dates, plus ou moins heureuses viennent jaloner nos vies. Il en est de même de personnes parfaitement inconnues à priori ou déjà rencontrées qui apparaissent ou réapparaissent près de nous, parfois dans des endroits inattendus, ainsi que des lieux auxquels nous semblons rattachés sans raison. Comme si tout était relié par un fil conducteur dans une unité de lieu et de temps...

Ce 13 juillet, j'étais subjugué et j'ai appris un peu plus tard que son grand-père corse, était allé épouser une descendante des conquistadors au Venezuela certainement un peu inca, un peu maya, un peu aztèque ou un peu n'importe quoi d'autre. Peut-être même tout à la fois!

Elle était la deuxième d'une famille de 6 enfants qui en a plus tard comporté huit du fait de la constance des activités de ses parents.

Cet été-là, cheminot depuis 9 mois, affecté à la gare de la Blancarde, après avoir achevé mes huit premiers mois de formation j'avais été détaché au bureau de ville SNCF rue Grignan, d'où j'ai pu visiter la France de façon intense, même si virtuelle.

Il ne s'agissait pas de voyager par le regard des autres, en avant-garde de cette vie virtuelle dont nos jeunes raffolent, accros qu'ils sont à leurs ordinateurs.

Non. Dans ce bureau de ville se côtoyaient trois guichets, l'un pour la vente des billets et les réservations, l'autre pour les petits colis et le troisième que je tenais: celui des renseignements qui en cette période d'été était très fréquenté. L'informatique n'existait pas encore mais je disposais d'un indicateur Chaix très complet et d'une formation déjà très suffisante.

C'est ainsi que j' ai profité pour visiter la France depuis mon guichet, grâce au Train Bleu, au Riviera Strasbourg, au Riviera Bordeaux, je suis allé à Paris par le Mistral -quasiment à contre-courant puisque c'est un vent qui vient du Nord -, et même en Italie par le Ligure ou plus modestement dans les Cévennes par le Cévenol!

Le nom de ces trains était déjà tout un poème et débordait de promesses.

Sans oublier cette *France profonde* dans laquelle m'ont entraîné ces personnes que je ne connaissais pas et qui venaient cependant partager leurs projets de vacances avec moi, du moins le tout début; il faut savoir se contenter de ce que l'on vous accorde!

Je me souviens tout particulièrement de ce monsieur, venu fin juillet qui m'avait amené sur une destination en France nécessitant quatre ou cinq changements, dont au moins deux en antennes - *les antennes* étaient ces parties non desservies par le train et qui se faisaient en autocars par des correspondants de la SNCF -

Il n'était pas allé, toujours très poli, jusqu'à me demander, vu mon très jeune âge, s'il pouvait me faire confiance, mais m'avait vraiment demandé si j'étais sûr de moi et j'avais même dû lui confirmer les correspondances et son itinéraire.

J'ai été très fier début Septembre de le voir revenir me remercier pour ce voyage qui s'était déroulé comme annoncé.

Il n'était venu que pour cela, n'ayant rien d'autre à faire au bureau de ville.

Il est vrai que c'était encore le temps où les trains arrivaient à l'heure.

En arrivant à La Pauline, - le nom de cet ensemble immobilier où nous nous sommes connus Annie et moi -, j'ai également retrouvé

un garçon avec lequel j'étais en cours préparatoire à La Barasse.

Retrouvé n'est pas tout à fait le terme qui conviendrait, car, pas plus lui que moi ne se souvenait du nom de l'autre, de son prénom, ni de son visage. Je ne sais plus quel élément fortuit a déclenché la résurgence des souvenirs, mais, pas plus André - c'est son prénom - que moi, n'a, après cela, recherché la compagnie de l'autre; nous nous côtoyions gentiment, nous étions voisins et c'était tout. C'est au demeurant très banal, mais, ce qui le sera moins c'est qu'il réapparaîtra plusieurs fois de façon déroutante dans des lieux et à des moments inattendus de ma vie.

Pour Annie et moi, notre couple a pris naissance très vite. Elle n'était pas fille à se lancer dans un flirt sans lendemain et je n'ai rien vu venir: c'était une nymphe née de la rosée du matin et je ne savais pas à quel point il était dangereux de s'en approcher!

Au début, moi, cela me flattait. Cela me flattait et me plaisait beaucoup : elle était si jolie, elle sentait si bon mais je n'en demandais pas plus et puis elle riait si bien!

Pour elle - et pour mon plus grand bonheur ! -, les choses étaient différentes. Elle savait qu'elle venait de rencontrer l'amour de sa vie.

Les filles, ça tombe amoureux tout d'un coup et du haut de ses bientôt quinze ans, amoureuse, elle l'était pour deux!

Muté à la gare de Cassis, j'étais là tous les soirs et, profitant de la nécessité où elle était d'aller chercher le lait après la traite de 18 heures, je l'accompagnais et nous promenions notre amour tout neuf.

C'était encore l'époque où le lait sortait du pis des vaches et pas du supermarché et où le lait, tout chaud, était vendu directement chez le producteur, le paysan du quartier.

Claudine, sa jeune sœur de trois ans, qui est bien sûr devenue la mienne, lui demandait en sa qualité de chaperon «pourquoi tu lui fais des bisous ?»

Nous respections les convenances et nous avions un chaperon.

A l'automne, j'avais pris trois semaines de congé pour aller faire les vendanges chez un viticulteur cassidin, dont la propriété se situait en dessous de la gare.

Au passage, rappelons que le premier vignoble français a été marseillais, puis provençal grâce à Protis et ses compagnons.

C'était bien rémunéré et je n'avais rien d'autre à faire d'autant que nous n'étions pas dans cette frénésie actuelle qui consiste en

permanence à *aller ailleurs* sous couvert de recherche d'exotisme.

L'exotisme n'est-il pas déjà de rencontrer des gens qui ont un quotidien différent du nôtre, dans un environnement qui nous est étranger, même si nous le côtoyons régulièrement ?

Qu'est-ce que nous connaissons du travail de la vigne, des vendanges, de la fabrication du vin et de son élevage ?

Que connaissons-nous d'ailleurs de toutes ces activités humaines autres que celles que nous pratiquons nous-mêmes ? Prenons-nous seulement le temps de regarder nos campagnes si bien tenues par nos agriculteurs, *nos paysans* de toutes ces régions françaises que nous négligeons alors qu'elles sont là, tout près et si belles ?

La beauté de la campagne n'est pas notre seul apanage. J'ai été frappé du contraste que l'on rencontre dans les pays que nous appelons *sous-développés* entre la tenue des villes et celle des campagnes.

Étant allé, dans le cadre de mon travail en Tunisie, en Égypte et en Afrique de l'Ouest le constat a été partout le même. Seuls les *verts* des végétaux sont différents, selon la quantité d'eau dont on dispose. Mais le soin apporté à leur culture est partout comparable!

Je crois bien que le contraste le plus saisissant est en Égypte, là, où les villes sont ce qu'elles sont, mais la campagne de part et d'autre du Nil est d'un vert rutilant et parfaitement tenue. Vu d'avion, c'est étonnant.

En Égypte j'ai eu la chance de pouvoir visiter les pyramides, le musée du Caire, Louksor et c'est vrai que devant la symbolique que représentent ces vestiges des civilisations anciennes, nous nous sentons tout petits. Sans parler du vertige qui nous saisit quand on mesure le temps !

Lorsque j'ai visité les pyramides du plateau de Guiseh, venait d'apparaître sur le marché un produit nouveau qui semblait être intéressant: des cartouches luminescentes.

En fait, il s'agissait pour chacune, d'un tube en matière plastique relativement souple et transparent, contenant d'une part un liquide de base et d'autre part d'une cartouche en verre contenant un liquide réactif. L'ensemble était étanche et guère plus gros qu'un stylo.

Dans le cadre de mon activité dans le matériel incendie qui au départ ne concernait que l'extincteur, j'avais évolué vers tout ce qui concernait ce marché au fur et à mesure de son développement.

C'est ainsi qu'outre les installations fixes d'extinction, je maîtrisais la détection, les

portes-coupe-feu, l'éclairage de sécurité et toutes les interactions de ces techniques entre elles.

Ces cartouches lumineuses me semblaient offrir un intérêt dans le cadre de l'évacuation des personnes en cas de coupures de courant. J'en avais emporté quelques-unes et quand j'ai brisé la cartouche en verre qui contenait le liquide réactif dans l'une d'elles, j'ai pu cheminer dans un long couloir qui donnait accès à une chambre intérieure dans la pyramide Khéops tout en m'éclairant.

Sous le regard très étonné des touristes qui étaient présents et qui en ont profité, j'ai pu me rendre compte que les blocs de pierre qui constituaient les parois de cet aménagement intérieur étaient des blocs d'un mètre sur deux environ, d'une épaisseur de cinquante à soixante centimètres, ajustés de telle façon qu'une lame à raser n'aurait pas pu être glissée entre eux. Un vrai travail d'ébéniste à ramener à la taille des pyramides et à la masse de ces blocs de pierre !

Mais, revenons à Cassis et aux vendanges. C'était fin septembre et nous avons bénéficié d'un temps magnifique. Quoi de plus merveilleux que de passer ses journées au milieu des vignes, en plein air, et que dire des senteurs exceptionnelles qui emplissaient nos

narines. Nous étions une petite vingtaine, jeunes pour la plupart et, si chacun se donnait à fond pour la seule raison que nous étions là pour cela, les plaisanteries fusaient et les repas du midi, à la table des viticulteurs, étaient un régal.

Dans la vigne, il y avait les coupeurs et les porteurs. Les *coupeurs* étaient essentiellement des filles, je devrais donc dire: les coupeuses. L'âge venant, j'avais déjà pu me rendre compte qu'elles avaient acquis de la retenue et qu'elles méritaient un intérêt tout particulier!

Le travail de *porteurs* nous était réservé à nous, les garçons, et était mieux payé.

Il s'agissait de remplacer par des seaux vides, les seaux pleins des coupeuses, de les vider dans le *fouloir* portable que nous déplaçons au fur et à mesure de l'avancée dans les rangs et qui était ensuite posé sur une *cornue*.

Les cornues, appelées ailleurs des *comportes*, étaient des récipients en bois contenant une cinquantaine de litres, dont deux lattes diamétralement opposées avaient été taillées dans des arbres comportant un départ de branche conservé pour le portage.

Si, en Provence le nom de *cornue* vient de l'apparence de ces ustensiles, celui de *comporte* ailleurs, vient, lui, de leur usage.

Le raisin vidé dans le fouloir était broyé (foulé) ce qui permettait le commencement de la fermentation.

Quand la cornue était pleine, à deux porteurs, nous la chargions sur la remorque, en bordure de la vigne, dans l'attente du transport vers la cave.

Lors du remplacement des seaux, les plus jolies des coupeuses avaient droit à des paroles absolument personnelles, murmurées dans le creux de l'oreille. Cela n'était pas le moindre des plaisirs de la vendange, qui se vivait à trois niveaux:

- le plaisir du travail en plein air par très beau temps, le nez rempli des arômes du raisin, du parfum de la vigne et de ses feuilles
- la rémunération qui était quand même la motivation première
- la rencontre inattendue de ces jeunes et jolies filles, à un moment où j'avais tout à apprendre de la vie.

Chaque fin de semaine nous recevions nos gains, plus dix litres de vin de la propriété.

Il est d'ailleurs amusant de souligner à quel point cette vigne dont les premiers ceps ont été plantés à Massilia par Protis et ses

compagnons, a laissé des traces dans le langage populaire marseillais.

Souvent ces traces sont totalement invisibles à *l'étranger*, surtout quand cet *étranger* est un gars du Nord. Tout le monde sait que pour un marseillais, le Nord commence à Valence!

S'il y en a bien une qui reste incompréhensible à un *parisien* (le *parisien* est, pour le marseillais, celui qui habite au-dessus de Valence, les chtimis étant eux apparentés aux Inuits), c'est l'expression «*va cager à Endoume*».

Oh, ne soyez pas choqué: cette expression dont le sens est «*va déféquer* » est une expression populaire on ne peut plus cordiale qui ne se dit qu'à un ami!

Cette expression, «*va cager à Endoume* » qui se réduit parfois à «*t'as fait une cagade* » est couramment employée à l'occasion des parties de pétanque, quand le pointeur va perdre un point imperdable en faisant un «*narri* » inimaginable.

Le «*narri* » est cette boule très mal jouée qui arrive à un ou deux mètres du cochonnet.

Cette expression traduit tout le dépit provoqué chez les partenaires par sa maladresse, faisant rire sous cape les adversaires.

N'importe où ailleurs, en Provence, elle se dira "va cagner à la vigne", même si la pétanque, n'est pas aussi vieille que la vigne.

Mais, à Marseille, il faut remonter aux temps pas si anciens où la ville était constituée de ses nombreux quartiers (le terme n'avait pas cette connotation péjorative actuelle) qui existent toujours et entre lesquels s'étendaient d'importantes terres agricoles.

A Endoume, nombreuses étaient celles plantées de vignes et qui ont été quasiment les dernières à subsister avec celles de La Gineste.

Marseille a bu son propre vin pendant plus de sept siècles et il doit bien en couler encore quelques gouttes dans nos veines.

Ne m'en veuillez donc pas si vous me dites que vous doutez de ce que j'écris et que je vous réponds: «allez cagner à Endoume».

Cela signifiera que j'aurai apprécié le ton de vos remarques et que nous pourrons certainement devenir des amis.

La nostalgie de la viticulture est toujours vivante à Marseille à tel point que des pionniers ont planté le 23 mars 2011, 150 pieds de grenache sur une parcelle de 250 mètres carrés entre l'Abbaye Saint-Victor et le Vieux-Port! Bien sûr, si la symbolique est forte, les 200 litres de vin attendus des cuvées promises

ne viendront pas déséquilibrer les marchés à venir par une surproduction massive!

C'est un beau clin d'œil. Pourquoi ne pas l'appeler la Cuvée de Gypsis ? Après tout, la vigne a bien été son cadeau de mariage !

Le moment où se déroulaient mes vendanges à Cassis, était le moment des premiers tirs de mines en vue de la création de ce qui est devenu par la suite: la ville de Carnoux. La ville des pieds noirs (peut-être de ceux-là mêmes qui allaient servir d'instrument à notre destin à peine quelques années plus tard).

C'était une vallée quasiment désertique, mais en tout cas déserte, où n'existait qu'une ancienne bastide du dix-huitième siècle au milieu de deux cent soixante-dix hectares de vignes et de garrigue, le reste de la vallée, pourtant important, n'était que de *la caillasse*. Comptant une dizaine d'habitants en 1959, Carnoux est devenue la 119^{ème} ville des Bouches-du-Rhône avec 6.933 habitants au dernier recensement. Bravo les pieds noirs, même si le surnom se perd.

Pour Annie et moi, les mois se sont écoulés tranquillement ; sereins et sûrs de nous, nous avons manifesté le désir de nous marier. Mais son père préférait que nous

attendions le retour de l'armée. À cette époque, la famille ça s'écrivait avec un F majuscule et les enfants qui travaillaient laissaient leur salaire à leur mère. Nous n'avons pas insisté. D'autant qu'à mes dix-huit ans, n'étant plus élève, j'avais été nommé à la gare de Puget Ville. Située à 100 kilomètres de Marseille, c'est une de ces nombreuses jolies communes du Var et c'est aussi une région de bon vin.

La vigne s'étend sur tout le département ainsi d'ailleurs que sur toute la Provence et j'y ai vendangé à l'automne 1960, m'y faisant de nombreux amis.

Le roulement dans cette gare était de sept ou huit nuits, en alternance avec une semaine de matinée sur laquelle étaient pris les repos hebdomadaires.

J'avais annexé l'ancien magasin de la gare qui ne servait plus et je me mitonnais sur place les plats qui me convenaient, en particulier quand j'étais de nuit, c'est-à-dire que je travaillais de vingt heures à quatre heures du matin. Cela me convenait bien puisque ça me laissait le temps d'être à Marseille chez Annie à sept heures quarante-cinq pour l'accompagner prendre son bus à huit heures.

À quatre heures, quand je terminais à Puget Ville après ma nuit de travail, je me

couchais jusqu'à six heures, heure de l'autorail pour Marseille.

Le collègue qui était de matinée et qui avait pris ma relève me réveillait quelques minutes avant, quand l'autorail s'annonçait.

Je chargeais mon cyclomoteur dans le fourgon et me calais bien dans un fauteuil pour un "roupillon" jusqu'à Marseille.

À sept heures trente, en gare Saint Charles, je récupérais mon cyclo, allais faire un brin de toilette chez mes parents, accompagnais Annie à pied jusqu'au bus à La Capelette.

À pieds, ce qui nous permettait de nous faire tous les bisous que nous nous devons du fait du temps passé loin de l'autre (voilà encore une autre notion du temps!).

De retour chez mes parents, je me couchais pour terminer ma "nuit" qui s'était faite en pointillés, jusqu'à treize heures!

Je reprenais l'autorail vers dix-huit heures, dormant jusqu'à Puget Ville pour faire la nuit suivante et ceci, en moyenne tous les deux jours.

Vous savez que nous étions très amoureux et que ça ne pouvait pas être autrement ; je ne pouvais pas rester longtemps sans être avec elle.

Mais il est vrai aussi que j'ai toujours eu la faculté de dormir sur commande.

Par contre, la série de matinées qui suivait était une période de frustrations, car je n'avais pas possibilité de faire l'aller-retour.

En attendant mon départ à l'armée, puis l'Algérie, comme c'était le cas pour tous les jeunes hommes, il y avait les «trois jours» à Tarascon. Ces tests permettaient à l'armée de déterminer l'orientation des jeunes recrues que nous étions destinés à devenir.

Nous étions très nombreux à être convoqués le même jour et avant l'appel de nos noms, une conversation s'était nouée avec un jeune qui était là, inconnu pour moi, autant que je l'étais pour lui.

Lorsque nos noms ont été appelés, nous nous sommes tournés l'un vers l'autre: nous connaissions chacun le nom de l'autre, les parents de chacun l'ayant évoqué comme une anecdote : nous avions partagé nos deux premières années scolaires à La Barasse et nous étions, ce qui est encore moins banal, né le même jour!

Nos parents respectifs par cette évocation en avaient fait pour chacun un *souvenir acquis*, totalement étranger à la mémoire formelle. Ni lui, ni moi, n'avions de souvenir de ces deux premières années d'école partagées, si ce n'est au travers du nom des maîtres!

Mais, là encore, un autre fait se produisit un peu plus tard.

N'ayant pas poussé cette rencontre plus loin, chacun a repris son chemin. À l'incorporation, où l'on m'avait laissé le choix entre la formation des E.O.R. et les transmissions, - j'avais réalisé un bon test en morse -, j'avais choisi les transmissions.

Après les quatre premiers mois de formation intensive de saisie en morse et de procédure, qui remplaçaient les quatre mois de classes traditionnelles, j'ai été amené à partir en Algérie deux mois après les autres membres de ma classe: la 61/2 C. Nous faisons deux mois de formation supplémentaires à Aubagne, au camp de la Demande, avant de présenter nos diplômes de *graphiste*.

En débarquant à Alger, qui n'ai-je pas retrouvé, là, à deux mètres de moi, sinon mon *jumeau* rencontré à l'incorporation?!!

Il avait suivi, ailleurs, le même cursus. Nous nous retrouvions là, à la descente d'un transport de troupe de l'armée qui débarquait 300 à 400 jeunes incorporés pour la plupart seulement quatre mois avant, nous, peut-être seuls *retardataires*, incorporés six mois avant, nés le même jour à 500 mètres l'un de l'autre!

Je serais curieux de connaître la probabilité mathématique pour qu'une telle situation se produise!

Le service militaire... début et fin de cette mue profonde qui a marqué la naissance de l'homme adulte.

Comme pour tous, mon père l'avait évoqué, racontant parfois des épisodes du sien. Les premières fois c'était autour de la table, à la maison, dans l'un de ces instants, dont on ne perçoit souvent, sur le moment, ni la qualité, ni la profondeur, ni même la valeur de l'intimité qu'ils caractérisent.

Nous découvrons tout à coup que le Père, cet adulte fort dont on n'a jamais douté et qui est, avec la Mère, le centre de notre vie, a été lui aussi un adolescent, un pré adulte; a été quelqu'un d'autre en somme. Difficile, n'est-ce pas, de percevoir la richesse de ces moments qui, au milieu d'une foule d'autres tout aussi anodins a priori, sont pourtant fondateurs de la personnalité de l'adulte que nous allons devenir.

Le service militaire, pour moi, était d'abord un obstacle: passage obligé à franchir pour atteindre cette vie de couple à laquelle, Annie et moi aspirions si fort. Il fallait s'en débarrasser.

Voilà, s'en "débarrasser" était le maître mot!

Nous le percevions comme du temps perdu, une attente inutile, sans pour autant

perdre de vue sa valeur d'intégration sur le plan patriotique.

Vu sous cet angle, le service militaire, clé de voûte de l'appartenance à notre nation, s'imposait à nous sans retenue.

Et puis, il s'est passé.

Parti pour 28 mois, j'ai fait partie de la première classe pour laquelle le temps d'armée a été ramené à 18 mois et cette notion qu'il y a un "avant le service militaire" et un "après le service militaire" s'est très vite imposée.

Comme pour tous, mes attentes avaient changé; la profondeur de mes engagements s'était décuplée, mon caractère s'était affirmé. S'il est certain que cette métamorphose n'est que psychologique, sa force s'apparente à une métamorphose hormonale!

Déjà plusieurs mois plus tôt nous avions souhaité nous marier et n'avions pas insisté. Surtout Annie. Responsable comme elle le restera tout au long de sa vie, elle m'avait demandé d'attendre, car elle avait conscience du fait que son salaire aidait à assurer la scolarité de la suite de sa fratrie. Il y avait encore cinq enfants après elle.

La fin de notre attente s'approchait.

Pendant tout le temps où j'étais en Algérie, elle allait passer tous ses dimanches à Plan-de-Cuques chez mes parents qui s'y

étaient installés dans une petite villa qui disposait d'un jardin.

Annie y était reçue tout simplement, comme une des filles de la famille qu'elle était déjà. Mon père était très heureux de ce jardin qui lui permettait enfin de faire son potager.

Le quartier où elle était édifée ne disposait pas du tout à l'égout, car Plan-de-Cuques était encore une commune quasiment rurale avec des zones maraichères importantes. Comme dans toutes les maisons indépendantes, la villa disposait d'un *pati*, ce WC situé au fond du jardin ou derrière la maison et utilisé dans la journée. Son arrière donnait directement sur une fosse à ciel ouvert dans laquelle était déversée aussi *la tinette* (le pot de chambre) utilisée la nuit, ainsi que les résidus de cuisine dégradables. Sa *partie habitable* - souvent guère plus d'un mètre carré- était partagée avec les araignées et les tarentes, bestioles qui terrorisaient Annie et lui interdisaient d'y aller!

Comme c'était courant à cette époque, au printemps, mon père profitait de la préparation du jardin pour curer cette fosse septique rudimentaire à grands seaux qui étaient déversés dans les raies du jardin. Le scepticisme de cette fosse *septique* rudimentaire était très grand quand elle nous entendait l'affubler de ce qualificatif, mais, flattée, elle ne s'en plaignait pas!

Annie, en fille des villes qu'elle était protestait: « *Vous n'allez pas planter des légumes là dedans ?* » Mon père qui l'aimait beaucoup, lui répondait en riant: « *Tu verras comme ils seront bons ! Regarde les courgettes, regarde les tomates...* » Et plus elle protestait, plus il riait, rajoutant « *Tu verras comme elles seront bonnes* ».

Et c'est vrai qu'elles étaient bonnes, légumes "bio" qu'elles étaient!

Dès le retour de l'armée, Annie et moi, nous sommes mariés. Patricia, notre première fille, est arrivée dans les *délais réglementaires*, ce qui nous a permis d'éviter d'évoquer ce qui s'était passé avant, en *à valoir*.

Même si c'était dans la nature des choses, tant sur le plan *mécanique* que sur le plan des attentes, c'était un émerveillement! Ma petite voix intérieure, malicieuse, se plaisait à me sussurer : « *Il était temps que vous vous mariassiez !* »

Toujours cheminot, affecté à la gare de Port-de-Bouc, je faisais régulièrement 120 kilomètres par jour pour aller et revenir de mon travail. Le coût des déplacements se faisait lourdement sentir sur le budget familial (eh oui, nous étions devenus une Famille)

malgré les deux salaires dont nous disposions, Annie étant de son côté secrétaire.

Posté en 3x8, j'ai décidé d'utiliser mon important temps libre à trouver une activité complémentaire pour améliorer nos revenus.

J'ai été mis, par l'intermédiaire d'une de mes tantes, en relation avec une petite entreprise locale qui vendait des extincteurs.

Après une *formation intensive (sic)*, je partais, ma 4L chargée de plusieurs appareils et moi d'une conviction inébranlable!

Il est vrai que le comptable qui s'était chargé d'assurer ma formation n'avait pas lésiné sur les moyens. Installé dans un vaste bureau d'une vingtaine de mètres carrés qu'il partageait avec trois autres personnes, il m'avait offert une chaise, avait ouvert un *catalogue* imprimé sur un feuillet cartonné, format A4 plié en deux.

Il m'avait transmis en, pas moins d'un quart d'heure, l'ensemble de ses connaissances dans le domaine de l'incendie. Le "dépliant" était en couleurs ce qui compensait la faible étendue de ses connaissances techniques. Quant à la formation...

De toutes les façons, la concision n'est-elle pas une des qualités premières que doit posséder un bon formateur ? Sans vouloir vous paraître ingrat, je crois que mes connaissances élémentaires, tant en chimie qu'en physique,

acquises en quatrième et en troisième étaient supérieures aux siennes (nous n'avons pas eu à aborder les questions liées à la comptabilité où la situation aurait été différente).

Bannissant les siestes de l'après-midi, sillonnant le département, très vite mes gains, à *temps perdu*, - expression à laquelle je préfère à *temps trouvé*, qui me paraît plus juste -, ont été supérieurs à ceux de la SNCF.

Il est vrai, et là je voudrais admettre pour bien montrer que je sais reconnaître la valeur des gens, que le comptable/directeur technique était doué dans son métier de comptable.

Ces commissions étaient, comment dire... *fiscalement transparentes* !

Annie et moi n'avons jamais été aussi bien qu'à ce moment-là.

Pendant que j'étais à l'armée, elle avait pu économiser l'acompte nécessaire à la commande d'une cuisine et de la chambre à coucher, destinées à meubler notre premier appartement qu'une de mes tantes avait promis de nous louer dès notre mariage (celui-là même dont j'ai déjà parlé, au bord de l'Huveaune mais les pêcheurs, occasionnels, avaient été remplacés par les rats, heureusement occasionnels eux-mêmes).

Puis-je me permettre, sans vous paraître trivial, de souligner que la "bouffe" et le

"plumard" sont deux choses essentielles dans la vie!

Grâce à ces revenus complémentaires, nous avons pu, sans mal, payer les mensualités du crédit et réaliser quelques économies.

Et là, un nouvel élément troublant est arrivé.

J'étais au bureau de mon employeur *complémentaire* où, pour conforter mon activité, je me plongeais dans des fiches d'anciens clients délaissés. Quand sont apparus des noms qui me parlaient : *Mairie de Clamensane, Mairie de la Motte du Caire, Mairie de Melve, Mairie de Turriers*, etc. Voilà que ce passé que j'avais oublié, ressurgissait.

Aussitôt, j'ai décidé que j'irai dès la première occasion et quand j'en ai parlé à mes parents, car je savais que cela leur ferait plaisir, mon père m'a dit: «Quand tu iras, va voir Arthur et Madame COTTO ».

Madame COTTO était notre voisine à La Barrasse où elle occupait l'appartement situé au-dessus du nôtre. Devenue aveugle à 22 ans, elle était venue avec mes parents en 1944 et était restée à Clamensane où elle avait élevé sa fille Violette, son troisième enfant. C'était une amie de notre famille et elle est venue plusieurs années de suite passer Noël chez nous à Marseille.

Toujours cheminot, j'avais posé quelques jours de congé pour venir visiter ces clients oubliés et le 13 juillet 1965 (à nouveau un 13 juillet), Annie, en congé prénatal du fait de l'attente de notre seconde fille a décidé au dernier moment de venir avec moi.

Arrivant à Clamensane qui est un village de 170 habitants, Arthur nous a accueillis à bras ouverts, ainsi que Madame COTTO. Annie était enchantée par les paysages, les odeurs, la fraîcheur des nuits, la quiétude du village et tout de go s'est exclamée: «Si on achetait une maison?»

Je lui ai répondu en roulant des yeux ronds: «Mais on n'a pas d'argent» et sans se démonter, elle m'a rétorqué que ça ne devait pas coûter très cher et que de toute façon, on pouvait se renseigner.

Les filles c'est comme ça!

Nous avions en tout et pour tout deux cent mille francs (c'est l'époque où l'on parlait encore en anciens francs), ce qui représentait moins de quatre mille euros d'aujourd'hui, soit à peine trois mois d'un petit salaire.

Sitôt dit, sitôt fait et Arthur a encore été mis à contribution. Il nous a envoyé à Bourguet, une campagne sur la route de Valavoire où les exploitants, la famille Silvestre avaient un héritage à vendre à La Motte du Caire.

Et là, merveille, cette maison se vendait quatre cents mille francs et, cerise sur le gâteau, le fils de la famille, Fortuné, que vous connaissez déjà et qui avait entendu mon nom quand je m'étais présenté, m'a interpellé en me demandant si mon père n'était pas employé de trams à Marseille.

Sur ma réponse positive, il m'a expliqué qu'il y avait été lui même militaire en 1946 et que mon père lui descendait à la caserne, des colis de ses parents!

L'ayant déjà visitée, Annie et moi leur avons confirmé que la maison nous intéressait, mais que nous avions besoin d'un peu de temps, car nous n'avions pas toute la somme. Le papa, abandonnant le vouvoiement, s'est adressé à moi en disant: «Tu n'as qu'à me verser tes deux cent mille francs, je te remettrai les clefs immédiatement et tu reviens en juillet prochain pour aller chez le notaire.»

Autres temps, autres mœurs!

Ce qui ressort le plus de cette époque ce sont les sentiments forts que j'y ai éprouvés.

D'abord envers mon père. Je le savais honnête, fidèle, travailleur, aimant, mais ne l'ayant connu que dans le cadre de la famille j'ignorais tout de ses comportements et de ses relations avec les autres. Je l'ai découvert serviable sans esprit de retour, capable de

provoquer le merci que ces gens lui ont rendu à travers moi vingt ans après!

Cela les a honorés autant eux que lui et m'a rempli de reconnaissance.

Ensuite, d'une façon plus prosaïque, pour Annie et moi, issus de familles modestes, cela nous a permis de devenir propriétaires d'une grande maison, alors qu'Annie n'avait pas encore vingt-deux ans et moi tout juste vingt-trois. Ceci par notre seul travail, avec l'aide du destin et grâce à sa confiance inébranlable.

Quand je vous le dis, les filles c'est comme ça!

Depuis ces jours-là, notre attachement pour la vallée a été de plus en plus fort.

La maison, globalement en bon état, ne jouissait d'aucun confort. Il n'y avait ni eau, ni électricité et encore moins de tout-à-l'égout et si nous y venions très souvent, j'y travaillais beaucoup, sans que cela ne nous empêche d'y prendre du bon temps.

Membres tous deux de familles importantes, nous n'y étions que rarement seuls et dans notre sillage, six parents ou amis y ont acquis des résidences secondaires. Nous accordions aux enfants qui y retrouvaient nombre de leurs cousins des deux côtés, une liberté que nous ne pouvions leur laisser à

Marseille. Tout y avait une autre saveur et même le temps s'y écoulait plus lentement.

Le samedi ou le dimanche, Annie préparait souvent un plat important que nous portions à la boulangerie, où la boulangère le faisait cuire dans le four encore chaud, allant même jusqu'à le retourner et l'arroser pour une cuisson parfaite.

Tout à côté dans le *magasin* voisin, (c'était une pièce toute en long qui devait faire moins de cinq mètres carrés) son beau frère, boucher, pestait contre ces clients qui, l'été, ne demandaient que du bifteck ou des côtelettes pour les grillades. «*Personne ne m'achète des pot-au-feu. Et j'en fais quoi, moi, de ces morceaux ?*»

Eux aussi, étaient de braves gens.

Mais peut-être vous demandez-vous où se situe Clamensane? Où se situe La Motte du Caire?

La réponse *académique* est très simple: ce sont deux communes rurales voisines. La première de 170 habitants, l'autre d'un peu plus de 500, situées dans le centre-est du département des Alpes de Haute Provence. Elles font partie du Pays de La Motte/Turriers. Pays de moyenne montagne. Les collines que nous avons quittées plus au sud, s'y apprennent à devenir montagnes, la végétation qui couvre

la Provence est progressivement remplacée ; nous sommes déjà dans les Alpes.

Pour y venir, ce n'est pas compliqué : en venant du Sud, vous n'aurez qu'à suivre La Durance jusqu'à Sisteron. Si vous venez en juin, les genêts vous accompagneront. Puis, changeant de rive, le Sasse avant de se jeter dans La Durance vous prendra la main jusqu'au carrefour de Clamensane où vous le quitterez pour arriver à La Motte du Caire. Les cytises de leurs grappes jaunes vous auront montré le chemin et vous aurez suivi le chant des cigales qui ne vous quittera qu'à deux ou trois kilomètres du village.

En venant du Nord, vous aurez trouvé La Durance peu après Gap, pour la quitter, en changeant de rive à Monetier Allemont et vous trouverez La Motte du Caire de l'autre côté de la montagne.

Le village est installé au milieu d'une petite plaine entourée de montagnes. C'est peut être cette similitude avec la configuration de Marseille, toutes proportions gardées et en faisant abstraction de la mer, qui a fait que nous nous y sommes, Annie, les enfants et moi, toujours trouvés si bien.

C'est, aussi, cette convivialité, cette simplicité de vie qui y règne et qui était la même à Marseille dans le temps. Accordez-moi mon quart d'heure de nostalgie!

Les personnages ont cependant perdu de leurs couleurs à moins que les circonstances n'aient transformé les comportements de ceux qui restent!

Souvenons-nous de Robert Chaud et de son lièvre fugueur : nous sommes autour des années 70.

Le village ronronne sous le soleil de juillet et Robert, comme à son habitude, est allé sur le matin travailler dans l'un de ses vergers. Ce jour-là, sa route a croisé celle d'un levraut aventureux qui l'ayant entendu arriver, s'était maté au pied d'un pommier. Robert l'a tout de suite imaginé quelques kilos plus tard, marinant dans un bon vin rouge en attendant de passer à la casserole. Un bon coup derrière les oreilles suffira et ça économisera une cartouche.

Ainsi va la vie du lièvre!

Robert est un de ces personnages hauts en couleur qui sentent bon nos campagnes. C'est un ancien boulanger qui a repris son métier de paysan et si le qualificatif de paysan a souvent été dévalorisé et même galvaudé, sa vraie signification est *homme du pays* et il en est bien un! Pas très grand, bien campé sur ses jambes (souvent sur son solex, pour les économiser un peu), travailleur et franchement rigolard! Il aime bien taquiner la truite, l'attrapant à la main en douceur sous

son rocher et n'hésite jamais à mettre un coup de 12 au lièvre qui a le malheur de le croiser. C'est un homme de la campagne.

Il est la campagne.

Au matin de l'ouverture, après avoir bien nourri son lièvre depuis plusieurs semaines, il s'est rendu dans son garage où il l'avait élevé, pour l'emmener vers son destin qui était de revenir mortibus dans sa besace. Ceci offrirait deux avantages : le premier d'assurer le dîner du dimanche suivant (le lièvre vaut un dimanche), le second de chambrer ceux qui seront rentrés bredouilles sans avoir "fait chasse"!

Mais, hélas, le sort est souvent capricieux même en face de ceux qui, pourtant, ont fait des efforts.

Le lièvre, pas du tout enthousiaste sur le destin qui lui était promis, profita de l'ouverture pourtant précautionneuse de la porte de sa cage, pour *s'escamper* dans les rues du village. Adieu veaux, vaches, cochons... et lièvre!

Le samedi suivant, sur la terrasse du Café de la Poste, après que Paul Martin leur eut servi un rafraîchissement, Robert Chaud, Marcel Bouchet, Léon Fautrier et un quatrième larron tapaient le carton.

Entre deux donnes, Marcel prend la parole et explique que, le dimanche précédent, rentrant dans sa remise, il y trouva un lièvre apeuré, gîté contre un tas de bois et raconte : *«J'ai vite fermé la porte, j'ai pris un gourdin et ma femme a préparé le civet pour midi»*.

Robert eut un haut-le-cœur : *«Mais c'est mon lièvre!»*

Ils l'ont mangé ensemble le jour même.

La chasse, surtout dans les temps anciens où la vie était dure, dans ces pays de moyenne montagne dont les étendues de terres riches étaient faibles et les rendements médiocres, la chasse était un apport à la nourriture de base.

L'utilisation du fusil, très occasionnelle, était essentiellement réservée au gibier tels le lièvre, le faisan, les perdreaux et le grand tétras ; les autres oiseaux étaient pris aux pièges, ce qui ne coûtait rien. C'était la grande époque des *lècques*, ces pièges réalisés avec des pierres plates calées en équilibre très instable par des bouts de bois.

Le plus gros gibier à part le sanglier qui était lui-même beaucoup plus rare que maintenant où il a proliféré, n'est apparu que bien plus tard.

Le rapport des paysans à la chasse était bien différent de celui des *viandards* et des collectionneurs de trophées. Comme si la vie d'un animal pouvait se résumer à un trophée!

Là-bas, dans la forêt.

*Tout au milieu du champ inondé de rosée,
La biche est arrêtée, l'œil inquiet, aux aguets.
Elle écoute, elle sent, ne sait trop où aller.
Elle ne comprend pas, mais pressent le danger.*

*Tantôt, sur le matin, sortant de la forêt,
Ils se sont promenés, s'éloignant des ravines,
Broutant quelques bourgeons dans ce sous-bois si frais,
Profitant pleinement de ces heures divines.*

*Le cerf, lui, se montrait comme à son habitude,
Avançant doucement, s'arrêtant, repartant,
Prudent et avisé, sans marquer d'inquiétude,
Pendant alarmé par ce calme trop grand.*

*Ils s'étaient avancés au cœur de la clairière,
Oubliant d'écouter leurs sens mis en alerte,
Quittant l'obscurité, entrant dans la lumière
Se mettant en danger pour cette herbe offerte.*

*Aucun d'eux n'avait vu, en haut, dans les branchages,
L'homme bien camouflé, là, dans son mirador
Et qui, très bien calé au milieu du feuillage,
Visait tranquillement, ajustait le dix cors.*

*Tout est allé très vite; le canon a brillé.
Le cerf l'a aperçu, sa tête s'est levée
Et puis il est tombé, s'est recroquevillé,
Son corps s'est détendu, ne s'est plus relevé.*

Bien entendu, nos emplois respectifs étant, pour Annie à Marseille et pour moi sur les Bouches-du-Rhône, secteur autrement productif que le 04, nous ne venions que les fins de semaine.

Très vite, mon travail complémentaire à *temps trouvé* est devenu plus rémunérateur que mon salaire de cheminot ce qui m'a déterminé à démissionner au 31 décembre 1965.

Fin août 67, mon employeur décidant d'interrompre son activité, Claude, le comptable-directeur technique qui avait si brillamment assuré en un quart d'heure ma formation quatre ans plus tôt, m'en informait.

Il avait très vite abandonné la partie *directeur technique* car ma curiosité naturelle et l'intérêt que je portais à être techniquement compétent l'avaient décidé à s'en décharger sur moi. Mais nos relations étaient devenues cordiales et même de confiance; je savais que je méritais la sienne et je croyais qu'il méritait la mienne... Cela semblait un bon échange.

Après m'avoir appris ma *nouvelle situation*, il embraya aussitôt me disant qu'il me savait sérieux et travailleur et que j'aurais intérêt à m'installer à mon compte, que lui et notre employeur commun m'aideraient en me fournissant les extincteurs avec une remise très viable et surtout un paiement à 90 jours fin de mois.

À ce moment-là, la notion du temps nous est apparue sous un jour différent: la réalité de l'instant présent ne sera effective qu'à terme, ce que j'achète aujourd'hui se paiera dans 90 jours, ce que je vends aussi et sous beaucoup de points de vue les trois mois à venir ne seront plus qu'un délai d'attente.

N'est-ce pas cette projection permanente dans le temps qui entraîne chez chacun d'entre nous ce sentiment que le temps s'accélère. Même si cela est subjectif, nous arrivons tous à cette conclusion.

N'étant nullement motivé par une recherche d'indemnités de licenciement que j'aurais pu obtenir du fait de la rupture de contrat qu'entraînait cette cessation d'activité et, nous rendant compte Annie et moi que, c'était en fait une opportunité: le premier septembre 1967, je m'installais à mon compte.

Trois mois plus tard, Claude téléphonait pour m'informer qu'il avait également été licencié, mais qu'il était le nouveau Directeur

Régional d'un fabricant qui ouvrait, à travers lui, une agence à Marseille.

Il avait su se vendre!

Il me proposait une remise de 20 % supérieure à celle que j'avais.

Pour moi, ne manquant pas cette embellie, tout tournait rond.

Jusqu'à ce que, patatras, mai 68 est arrivé (ce n'était pas vraiment ZORRO, le sauveur)! Ce que l'on a appelé les *événements de mai 68* a commencé le 11. Mais entre le 10 mai et le 30 juin, j'avais réalisé 1370 francs TTC de chiffre d'affaire (moins de 210 euros), ce qui se traduisait, tenant compte des achats et des frais, par un revenu négatif. M'étant installé neuf mois avant, sans l'avoir préparé, nous n'avions pas de trésorerie, seulement les économies que l'augmentation de ma marge avait permises.

Toutes les entreprises étaient fermées.

Il n'y avait plus d'essence nulle part ... c'était la cata et avec nos trois enfants, nous ne faisons pas *les marioles* !

Heureusement, deux éléments nous ont permis de passer ce cap potentiellement mortel. Le premier, Annie et moi étant fourmis et non cigales, l'augmentation de nos revenus ne nous avait fait changer en rien notre mode de vie et je roulais toujours en 4L

et elle en bus... le second a été que tout a redémarré en Juillet.

Peu de temps après, je rencontrais chez un client un extincteur d'une marque que je ne connaissais pas et qui n'était pas implantée dans la région.

Cet extincteur m'est apparu d'une qualité nettement supérieure, car il était équipé d'une robinetterie en laiton très élaborée et d'un tube plongeur en cuivre, alors que chez tous les autres fabricants, je ne connaissais ces éléments constitutifs qu'en aluminium ou en matière plastique. Deux raisons m'incitaient à contacter ce fabricant, la première, le fait qu'il n'était pas représenté sur la région, ce qui me semblait permettre d'obtenir une exclusivité de distribution sur le secteur ; la seconde: la qualité du matériel.

Je rencontrais le Directeur Commercial de ce fabricant.

Parallèlement, Claude m'avait confié qu'il envisageait de reprendre la comptabilité, car il n'arrivait pas à percer dans l'extincteur (et pour cause, ses connaissances techniques n'avaient pas progressé d'un iota et j'étais quasiment son seul client, qui plus est à prix de gros!) Son employeur était loin d'être heureux.

Naïvement, je parlais de tout cela avec lui, du matériel, de la visite du Directeur

Commercial, etc. Le seul point d'achoppement avait été l'exclusivité que je demandais, mais nous devons, selon ses propres dires, en reparler rapidement... Puis ce fut le silence radio.

Quinze jours plus tard, Claude m'informait qu'il devenait le nouveau Directeur Régional de ce fabricant.

Furieux, je lui faisais part de ma colère, regrettant ma légèreté qui lui avait permis de court-circuiter mes pourparlers en jouant sa propre carte! Les dèss étant jetés, je me radoucissais, car, il m'avait annoncé avoir obtenu pour moi de meilleures conditions

Conscient que l'avenir était pour moi, que j'améliorerais ma marge, que je disposerais d'un matériel de meilleure qualité, j'ai accepté de conserver nos relations commerciales, même si ma confiance en lui n'en était plus le centre.

Trois mois après, au terme de sa période d'essai, ne s'étant montré capable de rien, il était rejeté définitivement vers sa comptabilité et j'obtenais la concession que je voulais qui plus est, étendue aux sept départements sud-est.

Ainsi va la vie, tout vient à point à qui sait attendre et j'ai eu la place de m'épanouir.

Les années qui ont suivi, ont été celles du capitalisme à visage humain et une

prospérité effective récompensait le travail de chacun.

Rappelons, pour l'anecdote, qu'à ce moment-là, la France était deuxième exportateur mondial, immédiatement après les États-Unis!

Sur le plan économique, l'activité étant répartie, nous avons pu nous atteler à développer notre embryon d'entreprise. Annie qui au départ s'occupait de notre petite comptabilité et tapait mes devis en plus de son emploi habituel (quand nos trois enfants lui en laissaient le temps) a pu quitter son emploi, partageant son temps entre notre entreprise et notre petite famille.

Moi je travaillais à fond, car nous savions que les choses ne se feraient pas toutes seules.

Ces années ont été riches d'expériences, mais aussi de rencontres souvent de façon tout à fait fortuite et parfois amusante.

Étant sur la commune de Turriers, j'apprenais que, quelques jours auparavant, un représentant indélicat avait sévi dans le village. J'étais fournisseur de la mairie pour avoir pris la suite de nos deux représentants pieds noirs que vous avez déjà pu rencontrer, et des deux établissements les plus récents: l'Hôtel Roche Cline et surtout le Centre de Rééducation Fonctionnelle de l'Eau Vive, deux magnifiques réalisations du maire, Monsieur Paul Honnorat.

Toujours les yeux ouverts sur tout ce qui concernait ma branche d'activité, je me suis rendu à la gendarmerie pour savoir si je pouvais obtenir des renseignements sur cet individu.

M'étant présenté, j'ai expliqué le but de ma visite et là, j'ai pu me rendre compte de la connaissance qu'avait Marcel Pagnol du fonctionnement des gendarmes, quand il fait dire par Hugolin à son papé, à travers le trou de la serrure, dans *Manon des sources* : «avec tes questions de gendarme...», le gendarme m'a rétorqué, suspicieux: «Vous avez vos papiers ?» On ne se refait pas, n'est-ce pas? C'est cela être gendarme!

D'autres fois, je me suis aussi trouvé devant de sérieux dilemmes, en particulier quand après avoir réalisé la protection incendie du luxueux yacht du Prince Rainier de Monaco, son secrétaire me conseillait de ne pas encaisser le chèque en paiement, signé du Prince, m'encourageant à le conserver tel quel du fait qu'il ne pouvait que prendre de la valeur, le temps passant, en devenant une pièce de collection. N'étant pas joueur, je lui ai rétorqué que je n'étais pas hostile au fait qu'il m'en donne la contrepartie en espèces, ce qui lui permettrait de le conserver pour sa collection personnelle.

Nous nous sommes quittés en nous saluant cordialement, même s'il a décliné.

Une autre fois, accompagnant un de mes représentants dans le Vaucluse, nous nous étions arrêtés dans une entreprise de vente de matériel agricole à Violès et la secrétaire qui nous recevait, nous annonçait : «*Monsieur Couturier va arriver.* » Amusés, nous nous sommes regardés avec mon représentant, mais nous n'étions pas au bout de nos surprises. Quand le patron est arrivé, je me suis présenté annonçant mon nom et mon prénom: les mêmes que les siens. Il portait mon nom, mon prénom et son père s'appelait André, le prénom de mon frère aîné !

Dans la même semaine, continuant sur Bedoin, nous sommes allés rendre visite au couvent des Sœurs Dominicaines car leurs locaux étaient équipés de notre matériel et elles étaient nos clientes (cela devrait m'être compté...)

A Bedoin, mon représentant s'était lié d'amitié avec un serrurier qui avait son atelier sur le cours et qui très gentiment lui a dit «va au camp de Violési, le patron est un copain, il a surement besoin d'extincteurs.»

Toujours à la recherche de chiffre d'affaires nous nous y sommes rendus. Ce camp, équipé de bungalows était entièrement clos

d'une palissade et comportait à l'entrée, une sorte de guérite qui servait de réception.

Une jeune femme était là, à qui nous avons expliqué le but de notre visite, faisant état de la recommandation dont nous bénéficions. Quand je parle d'une jeune femme, je manque de concision, car, le bas de son corps n'étant pas visible, il s'agissait seulement d'un tronc, un tronc avec les seins nus ? Elle nous a expliqué que le bureau se trouvait à l'intérieur après le troisième bungalow et l'aire de jeux au milieu de laquelle se trouvait la table de ping-pong et que nous y trouverions la Direction. Nous sommes bien arrivés à l'aire de jeux et deux messieurs étaient là, disputant un match acharné de ping-pong, raquettes à la main, leurs attributs mâles brinquebalant de gauche et de droite et de bas en haut... Nous étions dans un camp de nudistes et ce fourbe de serrurier ne nous en avait rien dit!

Je les imaginais, avocats ou notaires devant leurs clients dans cet accoutrement: c'était, c'était...surréaliste!

Mais les choses se sont corsées : entrant dans le bureau, nous nous sommes trouvés devant deux très belles jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans complètement nues et nous, l'un vingt-quatre, l'autre vingt-cinq ans en costumes-cravates, chacun son attaché-case

au bout du bras ! Avec le recul du temps, je pense que nous aurions dû nous entendre, mais l'ambiance n'y était pas vraiment.

C'était la femme du patron et la secrétaire ; à notre grand regret, elles n'avaient pas besoin d'extincteurs... ou peut-être n'avions nous pas su attiser leur flamme (la flamme n'est-elle pas latente en toute femme ?)

Je n'ai pas, à ce moment-là, poussé l'analyse de la situation plus avant, mais aujourd'hui je me rends compte qu'une porte qui s'ouvre, alors qu'on ne s'y attend pas, sur deux filles nues alors que l'on est soi-même habillé n'est pas moins gênante qu'une porte qui s'ouvre, alors que l'on ne s'y attendait pas non plus, sur deux filles habillées alors que l'on est soi-même nu, comme à la maternelle ! Malgré une plus grande maturité, on ne se trouve pas plus malin !

Peu après, Annie et moi avons fait construire une villa, notre villa à Peypin près de Marseille. Nous venions à La Motte tous les week-ends et un samedi, allant participer à un tournoi de tarot qui se déroulait à Peipin (nouvelle similitude de noms) près de Sisteron, quel ne fut pas mon étonnement de m'asseoir en face d'André, mon copain du cours préparatoire que j'avais retrouvé à La Pauline ;

il était lui même propriétaire d'une maison... à Peipin !

André, ce garçon avec lequel j'avais usé mes fonds de culotte à La Barasse, avant de les déposer à l'école maternelle en allant aux toilettes, pour le plus grand bonheur des filles.

Du Tarot

*Un jour, un épicier s'éprit d'une Petite,
Espérant par ce biais gagner plein de pépites
Ayant quelques atouts et d'autres belles cartes,
Il espérait finaud en un chien écarlate.*

*Las, le toutou fut noir ! Mais notre commerçant,
Par de savants écarts, retrouva son content
Son magot, oh ! Bonheur, ne serait compromis
Et ses euros misés feraient quelques petits.*

*La partie commença. L'épicier, à l'affût,
En lui se réjouissait de ses pièges tendus.
Déjà il se voyait rénovant son commerce,
Important, exportant, commerçant jusqu'en Perse.*

*L'adversaire était là ! Que dis-je, l'Ennemi!!!
Sournois, méchant, hargneux, lui laissant nul répit.
En plus ils étaient trois et lui tout seul, le pauvre,
Bavant, haineux, de véritables fauves!*

*Carreau le mit capot ; le pique fut mortel !
Sans cœur, coupant son roi, ils riaient les cruels !!!
Défaussant tous leurs points, comble d'ignominie,
Allant jusqu'à la fin lui manger son Petit !*

*Malheur ! Malheur à toi, oh Petite traîtresse
Qui contraint l'épicier à saborder sa caisse.
Que n'a-t-il, ce grand fou, comme à son habitude,
Attendu sur son seuil, ne changeant d'attitude!*

*Dans sa boutique il est tout comme dans la vie,
Certains jours sont heureux et d'autres sont tout gris.
Ayant risqué son fonds sur un coup de folie,
Acceptant la leçon, jamais plus il ne prit !*

Cinq ans plus tard, les enfants ayant grandi, nous avons fait construire une villa plus grande à La Valentine, quartier que je voyais de la maison de mon grand-père dans le Pic Foch.

Parallèlement, ayant développé notre entreprise, je l'ai cédée au fabricant dont j'étais concessionnaire depuis une quinzaine d'années. J'avais atteint le plafond des dix salariés qui impliquait un changement profond de structure et j'avais envie de faire autre chose.

Attiré par l'immobilier, je suis allé rencontrer le Président de la chambre syndicale de la FNAIM, dans le but d'être mis en relation avec un agent immobilier envisageant une cessation d'activité sous deux ans, le temps de me former à ce métier et dont je pourrais prendre la suite.

C'est ainsi que je suis arrivé à La Valentine, mon nouveau quartier, dans une agence immobilière relativement structurée et à laquelle étaient attachés deux ou trois courtiers.

À l'armée, en 1962 comme j'ai pu en faire état, j'étais graphiste (les graphistes sont

ces opérateurs radio-télégraphes qui pratiquent le morse) et donc attaché directement au Commandant de Compagnie qui était pour la 6^e compagnie du 153^e Régiment d'Infanterie Motorisée à laquelle j'étais affectée le Capitaine Erulin. Notre Régiment était positionné à Medjez Sfa en Algérie et notre compagnie à la gare de Laverdure sur le barrage avec la Tunisie.

J'avais appris dans les journaux que le Capitaine Erulin, promu plus de 25 ans plus tard COLONEL, avait sauté à la tête du 2^e Régiment Étranger Parachutiste qu'il commandait, sur Kolwési en 1978. En 1979, il décédait alors qu'il faisait un footing, d'un arrêt cardiaque.

L'un des courtiers de cette agence avait fait l'Algérie trois ans avant moi. Sous les ordres de qui mon ami Jacques Leren était-il sergent deux ou trois ans avant ?

Comment aurait-il pu en être autrement?
Sous les ordres du Lieutenant Erulin !!!
Coïncidence ???

Ouvrant deux ans plus tard une nouvelle agence immobilière dans le village, alors que mon nom n'apparaissait nulle part - le contraire aurait pu éventuellement expliquer sa démarche -, une fois de plus dans ma vie,

ma secrétaire introduit dans mon bureau un visage qui m'était familier : André!

Il habitait à 100 mètres et venait à l'agence fortuitement pour obtenir des renseignements d'urbanisme !

Qui suit qui ?

Je suis un irréductible cartésien, mais j'avoue ma surprise, car des résurgences de cette nature ne se sont pas produites qu'à propos de personnes, mais aussi à propos des villages de La Motte du Caire et de Clamensane. Faut-il rappeler que Clamensane est un village de 170 habitants ! Mes parents y étaient venus par le plus grand des hasards et les représentants dont j'avais eu connaissance des ventes étaient deux *pieds noirs* israéliens rapatriés d'Algérie deux ans auparavant qui n'avaient aucune attache sur le canton.

Qui plus est ils n'étaient allés nulle part ailleurs sur le département.

Vous ayant déjà reporté les péripéties de notre installation à La Motte, à Annie et à moi, il est utile que je vous raconte maintenant, les ponts qui se sont établis à travers notre fille ainée et surtout ses trois fils, mes petits-enfants, avec ces deux villages.

C'est vraiment déroutant, mais le point d'orgue de ce rapport à Clamensane et à La Motte me semble résider dans la situation suivante : adolescente, Patricia notre fille

ainée, a connu un garçon avec lequel, très vite, elle a envisagé de former un couple, ce qui d'ailleurs s'est réalisé. Il s'avère que, celui qui est devenu notre gendre et le père de trois de nos sept petits enfants avait eu, l'année précédente, une aventure qui avait abouti à la conception d'un enfant..... Et la future maman n'envisageait pas une seconde d'interrompre sa grossesse.

Bravo, Madame, pour le mérite que vous avez eu.

Aurélié avait été conçue alors que ces jeunes gens étaient tous deux moniteurs dans une colonie de vacances en Écosse.

Pour nous et pour notre fille, Aurélié ainsi que Christiane, la maman, nous étaiéent totalement étrangères à ce moment-là, mis à part le fait que le futur compagnon de notre fille ne lui avait rien caché de cet état.

Le temps, quand chacun y met la bonne volonté nécessaire, cicatrise parfois les blessures de la vie...

Sous la pression de Patricia qui, nos petits-enfants naissant, ne toléráit pas que ses fils aient une sœur qu'ils ne connaissaient pas, la fratrie fut rétablie pour le bonheur de tous.

L'attitude de Guy qui avait élevé cette gamine a été aussi noble que celle de Patricia.

Serez-vous étonnés de savoir que la sœur de nos petits-enfants habitait à Clamensane,

elle-même, village totalement étranger à Jean Luc et qu'il ne connaissait pas avant de rencontrer Patricia !

Plus récemment, en juillet 2008, nous étions, Annie et moi, chez Pierre, son cousin en Corse, tout près de Bastia. Notre séjour se terminait et nous devions rentrer le 14 juillet ; souhaitant ramener du vin corse, le 12 je demandai à Pierre de m'indiquer où je pourrais acheter un bon vin muscat.

Il m'a emmené chez le caviste où il se servait habituellement et j'ai pu faire mes emplettes, payant par carte bancaire. Retourné à Biguglia où habitent Pierre et Gisèle, je regrettai d'avoir omis d'acheter du champagne.

Le lendemain, le 13 était le cinquantième anniversaire de notre rencontre Annie et moi et même si nous ne fêtons pas habituellement cet anniversaire, celui-là était exceptionnel.

Le matin, n'ayant mis personne au courant à part Pierre, je retournai seul à Bastia et là je payai par chèque.

La patronne, prenant mon chèque me demanda, étonnée: «Vous êtes de La Motte du Caire?» J'aurais pu prendre mon air blasé, sachant que La Motte du Caire avec ses 500 habitants est universellement connue, mais la

jouant modeste je répondis «Oui, vous connaissez ?» Ce à quoi elle répondit: «Je suis une Burle de Clamensane», de cette ferme même où la guêpe m'avait piqué la langue !

Si sa surprise était grande, elle n'aurait jamais pu deviner l'étendue de la mienne.

Nous avons d'ailleurs parlé longuement et s'il y avait autour de quarante-cinq ans qu'elle avait quitté le village, il y avait quarante trois ans que j'y étais retourné avec Annie et encore un 13 juillet!

Environ deux années plus tard, nous étions Annie et moi, retournés en Corse pour aller rendre visite à notre seconde fille qui s'était installée à Santa Lucia di Tallano qui se situe à l'extrême Sud de l'île près de Sartène. C'est un secteur très peu peuplé et surtout moins touristique où les routes sont quasiment désertes, les rencontres d'autant plus improbables que les piétons sur les routes y sont plus que rarissimes.

Le jour de notre retour, une auto-stoppeuse était sur notre chemin et nous l'avons *ramassée*. Elle venait de faire une randonnée et se rendait à Propriano chez des amis. En s'installant dans la voiture, elle nous déclarait, en riant: «*En vous voyant immatriculé 04 je savais que vous me prendriez, car je suis de Tallard*», Tallard est une petite ville voisine. Lui rétorquant que

nous étions de La Motte, elle n'arrêta plus les «*Ça alors! Ça alors !*» nous expliquant qu'elle y avait travaillé très souvent et qu'elle y avait de nombreux amis, nous citant nombre des nôtres. Ses «*Ça alors, Ça alors*» ont repris de plus belle, quand nous nous sommes rendu compte qu'elle portait le même prénom et le même nom d'épouse que l'une de mes sœurs!

Cherchons le hasard, il doit bien être quelque part! Et où est-il dans les derniers faits qui suivent.

Le décès du Colonel Erulin m'avait troublé et surpris. Je le savais physiquement très entraîné pour avoir suffisamment tiré la langue derrière lui, chargé de mon poste radio portatif, en liaison *phonie* avec le Bataillon.

Il m'avait troublé car je l'avais appris peu de temps après l'affaire Robert Boulín, ce ministre qui avait été déclaré *s'être suicidé* par noyade dans quelques centimètres d'eau, le visage tuméfié, à quatre pattes, position on ne peut plus banale dans le cas d'une noyade volontaire!

Cette affaire est l'une des affaires politico-judiciaires les plus troubles de la cinquième République. Sachant que le nom du Colonel Erulin, alors qu'il était Lieutenant, avait été évoqué dans l'entourage du Général Aussaresses dans des affaires sulfureuses de tortures en Algérie, je me posais des questions!

En 1990, je vendais un appartement à un ancien légionnaire qui me disait revenir de Calvi où il était en garnison au 2° REP.

J'évoquais mon scepticisme sur le décès *accidentel* du Colonel Erulin et là, il m'apprit que ce décès était tout à fait naturel, car il était à ce moment-là, en 1979 son ordonnance et qu'il courait avec lui lors de cet accident cardiaque!

Comment pouvais-je me retrouver à Marseille avec ce légionnaire, son ordonnance ?

À peu près à la même époque, je vendais un autre appartement à un ancien harki et lorsque la vente a été conclue, j'évoquais avec lui mon séjour en Algérie, parlant de Medjez Sfa. À ce moment-là, il a appelé sa mère présente qui s'était éloignée le temps des discussions, pour nous présenter plus formellement: elle était native de Medjez Sfa et c'est bien la seule ville que je connais en Algérie !

Et puis l'heure de la retraite est arrivée. Déjà, après avoir acheté notre première maison à La Motte, j'avais été amené à y faire beaucoup par moi-même, bénéficiant du savoir-faire d'un de mes oncles, maçon de métier et de celui de l'un de mes beaux-frères, plombier. Je n'avais pas de connaissance dans

ces domaines, sauf en électricité où les rudiments appris en physique au collège et une réflexion sérieuse m'avaient permis de faire des câblages simples.

Plus tard je me suis enhardi, à Peypin, j'ai osé des travaux de maçonnerie en extérieur et, parallèlement à cela, notre entreprise de protection incendie grandissant, nous avons acquis, aux Trois Lucs, une partie d'un ancien pensionnat désaffecté qui a nécessité, tout en y étant installé, trois ans de travaux. Je venais de signer le compromis d'acquisition quelques jours plus tôt quand mon voisin, artisan maçon approchant de la retraite m'apprenait qu'il allait cesser son activité d'artisan, car il avait besoin de travailler deux ans en entreprise pour conforter sa retraite. J'ai été l'entreprise : sautant sur ce nouveau sursaut du destin, je l'ai engagé et il est arrivé avec son savoir-faire et tout son matériel ; en quelque sorte *clefs en main*!

J'ai tout appris de son métier en le regardant travailler et en parlant de tout avec lui ; j'étais le concepteur, il était l'ouvrier et quel ouvrier! Il a tout fait sur ma demande, une terrasse de 25 mètres carrés en étage et en débordement extérieur, des balustrades, des plafonds moulurés, des sols en marbres.

Parti pour deux ans, il en est resté trois et je buvais du petit lait!

Merci Monsieur Barréri.

C'est après cela, en 1980 que nous avons fait faire notre deuxième villa et si ce n'avait été l'impossibilité de maintenir parallèlement l'activité de mon entreprise, j'aurais aimé la faire moi-même en engageant un ouvrier.

Je m'en sentais capable et j'en avais envie et là une question se pose même si je ne pensais pas une seconde aux maisons qu'avait construites mon grand-père, qu'en est-il d'une éventuelle stimulation atavique?

Même si la question ne se posait pas à ce moment-là, elle s'est posée en finale vingt ans plus tard, en 2003. Je me suis contenté de la concevoir avec des baies cintrées en pierre de Rognes massives, des menuiseries, fenêtres et portes en noyer de La Motte du Caire, tout en y réalisant moi-même le chauffage, l'électricité cette fois en tri-phasé car j'avais une des premières pompes à chaleur et la plomberie.

En 2003, l'heure de la retraite arrivant, ayant tout mon temps disponible, j'ai pu réaliser mon rêve: construire ma maison.

Je l'ai dessiné entièrement et nous avons acheté un terrain à La Motte. J'ai engagé un maçon et un manœuvre, pardon, un ouvrier

spécialisé (pourquoi n'obtiendrions-nous pas que nos retraites soient appelées par exemple «rémunérations de fin de carrières ?», les instituteurs sont devenus professeurs des écoles, d'autres ouvriers de surfaces...) et j'ai fait ma maison, de A à Z (j'ai quand même obtenu la qualification *d'auto-entrepreneur*).

Il a fallu le décès d'Annie et la douleur qui s'en est suivie pour que je me retourne sur mon passé et que je prenne conscience de ces étrangetés!

Comment si peu de personnages peuvent-ils se rencontrer et s'entrecroiser en si peu de lieux et au travers de moi-même, comment des comportements si semblables peuvent-ils se répéter ?

Tous les gens qui me connaissent savent que je n'ai jamais adhéré au mysticisme. Les choses étaient-elles écrites ou se sont-elles seulement produites au hasard des méandres de la vie?

2007 - LES ANNÉES NOIRES.

Depuis un peu plus d'un an, les années noires avaient commencé... Au début, nous ne nous sommes rendu compte de rien.

Annie souffrait d'une scoliose qu'elle avait acquise enfant, mais cela n'était pas très problématique et nous étions allés à Paris, chez Pierre, son cousin corse, avant qu'il ne quitte la capitale avec sa femme pour prendre leur retraite en Corse.

Cela avait été très pénible, car chacun sait que visiter Paris c'est d'abord beaucoup de marche à pieds et Annie avait souffert, beaucoup souffert.

Au retour, une radiographie a révélé deux vertèbres fracturées. Nous ne comprenions rien, car il n'y avait pas eu de chute, ni de choc jusqu'à ce que les examens sanguins, impitoyables, aient établi le diagnostic en février 2007 : myélome.

Que dire du trou noir dans lequel le médecin, on ne peut plus difficile obligation, nous a précipité.

D'abord un grand silence, chacun essayant de retrouver son souffle, foudroyés

que nous étions par cet uppercut reçu au menton : respirer, respirer...

Puis que dire, quelle contenance adopter ?

Se contrôler, se contrôler... Elle est là... Je suis là..., comment faire semblant de ne pas s'effondrer ? Même si nous étions ensemble, chacun était seul, seul face à l'autre, seul face à lui-même, seul face à ses propres craintes, seul face à sa propre détresse.

Nous savons tous qu'un couple, c'est toujours deux individus l'un à côté de l'autre et qu'il ne durera que le temps où chacun aura envie de partager sa vie avec l'autre, d'accorder autant d'importance à l'autre qu'il en attend de lui et qu'il s'en accorde à lui-même.

À chacun de faire sa part de chemin.

L'instant est interminable.

Et puis quelqu'un parle :

« *-On ne va pas se laisser emmerder par ces petites bestioles!,*

- non bien sûr, on va les avoir!-»"
rétorque l'autre.

Qui a parlé le premier ? Qui a répondu ?

Peu importe, nous sommes à nouveau ensemble. Nous sommes UN et le sort est conjuré!

Le médecin est reparti.

Ca y est, on respire, même si nous sommes groggy!

Il nous a expliqué que la médecine aujourd'hui dispose de moyens, que les chimios sont moins lourdes et surtout plus efficaces, que les médicaments permettent de ne plus accepter la douleur.

Je tenais la main d'Annie et hochais du bonnet en la regardant, de temps en temps, quand j'y arrivais, comme si j'y connaissais quelque chose... Cela me permettait de m'accrocher, mais aussi j'adhérais pleinement, l'Espoir, l'Espoir... et j'espérais tellement la soutenir, j'avais tellement besoin d'y croire que j'y croyais sans réserve.

Je sais qu'elle n'a jamais pensé *Pourquoi moi ?*, son respect des autres ne l'aurait pas permis. Nous avons parlé plusieurs fois de ces épreuves que nous ne manquerions pas de rencontrer, comme tout le monde.

Plus tard, plus tard

Nous savions que le bien-être n'est pas équitablement partagé et que, même si cela n'est pas juste, on ne peut y faire grand-chose, mais qu'il ne faut pas s'en désintéresser.

Pourquoi TOI ? Pourquoi pas moi ? Pourquoi lui ? Pourquoi lui ? Cet homme que j'avais déjà vu sur son petit tabouret faisant la manche devant l'entrée du magasin Virgin Méga Store en 2 000 à Marseille.

Au cœur de la ville

*Il était là assis au milieu de la rue
N'espérant plus en rien, le visage tendu,
Digne et indifférent aux allées et venues
De tous ces gens "normaux", de tous ces gens repus.*

*Je l'avais déjà vu, sans pouvoir m'arrêter.
Sans pouvoir ? Ou plutôt m'estimant trop pressé...
Pensant tout à la fois n'être pas concerné
Et aux pouvoirs publics qui devraient assumer.*

*Comme tout un chacun, ces mauvaises raisons
Me disaient d'aller droit sans prêter attention
Et qu'ayant bien soigné tous ceux de ma maison,
Mon petit monde à moi devait bien tourner rond !*

*Mais lui il était là, seul, malheureux, perdu,
Portant son pauvre corps difforme et tout tordu,
Ne partageant du monde que ce morceau de rue,
N'ayant d'autre horizon où accrocher sa vue.*

*Je me suis arrêté et m'en suis retourné,
Acceptant cette fois, enfin, de regarder
Toute cette misère pourtant imméritée,
Espérant que ses yeux pourraient me pardonner.*

*Quand ma pièce a tinté dans son bol là, posé,
Confus, gêné, je n'osais lui parler.
Son regard s'est levé et il m'a dit merci,
Là, mon cœur s'est serré: c'est lui qui m'a souri !*

Ce mendiant était assis près de la Préfecture à l'extrémité de la rue Saint Ferréol et ce merci c'était moi qui le lui devais pour m'avoir un instant ramené à cette humanité que l'on oublie si facilement.

Quelques mois plus tard, tout à côté, je retournais reprendre ma voiture que j'avais garée dans un parking souterrain et j'ai pu me rendre compte que, là encore, la turpitude humaine trouve parfois à s'exprimer même si l'anecdote suivante peut prêter à sourire.

En m'arrêtant à la caisse automatique, un gars était là à faire la manche et je lui donnais un franc.

Alors que j'attaquais l'escalier pour descendre, il m'interpela me montrant ce que je lui avais donné, laissant entendre que j'avais dû me tromper puisqu'il s'agissait d'une pièce de vingt centimes.

Or, au moment du paiement de mon stationnement, je m'étais débarrassé de toute ma petite monnaie et il ne me restait plus que cette pièce d'un franc que je lui avais donnée en dehors de billets.

Je l'ai rabroué vertement, continuant mon chemin. Deux ou trois mois plus tard, un

de mes amis, navré de constater qu'avec les années qui avançaient sa vue baissait, me raconte la cause de son constat : croyant donner à un SDF une pièce de un franc, il avait donné vingt centimes ! Et ça se passait au parking Félix Baret. Continuant, il m'expliquait qu'il avait eu tellement honte qu'il s'était excusé en donnant cette fois deux francs. Je n'ai pas pu retenir un grand éclat de rire en lui disant «*tu t'es fait avoir de deux francs supplémentaires!*», lui racontant ma propre aventure et il est vrai qu'il était particulièrement affligeant de voir ce SDF témoigner sa reconnaissance en arnaquant sans vergogne ceux qui avaient gentiment répondu à sa demande.

Malheureusement pour lui, la situation de cet homme assis au milieu de la rue Saint Ferréol n'était absolument pas comparable (pas plus d'ailleurs que son comportement empreint lui, de dignité); il était atteint de nanisme, bossu, frappé d'une disgrâce maximum et la première pensée qui m'était venue avait été «*pauvre homme, pourquoi lui!*», au milieu de ces centaines de gens *normaux* autour de lui. Ce *pourquoi lui* n'était pas de la pitié, mais l'expression d'un sentiment d'injustice.

Si, pour le myélome d'Annie, moi-même j'avoue l'avoir pensé, ce *pourquoi elle ? Pourquoi elle ?*, je ne pouvais pas ne pas le

penser : j'étais touché au cœur en la personne qui m'était la plus chère au monde, plus chère que moi-même!

J'ai très peu pleuré dans ma vie, chez nous les occidentaux c'est culturel. Mais le soir, alors que je la quittai à l'hôpital où elle était depuis quelques jours, je me suis effondré sans retenue, j'ai pleuré autant que j'avais pleuré sur son épaule plus de vingt ans auparavant lors du décès de Thibault, le premier bébé d'Odile, notre seconde fille.

On ne peut jamais accepter la disparition d'un enfant et je ne pouvais pas non plus envisager le risque de la sienne.

Les chimios ont démarré très vite, pas trop pénibles. Suffisamment pour nous rappeler la réalité de la situation, mais contraints et forcés, nous l'acceptons. Comme pour tant d'autres il y a eu la perte des cheveux.

Elle était belle !

Je ne dirai pas, cependant, qu'elle était plus belle que jamais, je dirai seulement qu'elle était aussi belle que toujours. Elle doutait de ce que j'en disais et je regrette qu'elle en ait douté, il suffisait qu'elle voit la façon dont je la regardais.

Fin septembre 2007, après une autogreffe pratiquée à Marseille en août, on nous apprenait qu'elle était en rémission :

«Comment, on ne vous a pas dit que vous êtes en rémission ?»

Quelle importance quand, quelle importance pourquoi, quelle importance comment ?

Il n'était pas nécessaire que l'on nous le dise, il suffisait que nous le sachions!

Jour heureux, soit le bienvenu!

Aucune bouteille de champagne n'a jamais été plus précieuse que celle achetée ce 13 juillet l'année suivante chez cette Clamensanaise corse, pour fêter Annie et moi, notre cinquantième anniversaire de rencontre!

C'était à l'occasion de sa rémission que nous étions allés chez Pierre et Gisèle à Biguglia, rémission que nous espérions tellement guérison. C'était aussi chez eux que nous étions allés à Paris le mois précédent la découverte du myélome d'Annie. Quelle merveille quand tous les membres d'une même famille sont en plus des amis dans le sens le plus profond du terme. Même quand ces personnes sont dotées du meilleur état d'esprit, cela n'est pas aussi fréquent qu'on pourrait l'espérer.

Mais les analyses ont ensuite révélé la reprise du myélome... sans appel!

Elle et moi nous sommes battus encore trois ans, ou plutôt, elle s'est battue encore

trois ans : chimios, douleurs, morphine, séjours de plus en plus fréquents à l'hôpital... Douleurs de plus en plus intenses et moi, à côté d'elle, pour elle, j'assurais *l'intendance*. Je ne pouvais faire que cela, désarmé que j'étais.

Pour vous qui aurez lu le résumé de cette vie, oubliez-en la fin, car une vie vaut par l'empreinte qu'elle laisse, aussi modeste soit-elle et la sienne a été forte, très forte, de même que celles laissées par nombre de ceux qui ont fait partie de nos vies.

Non plutôt, n'en oubliez pas la fin, retenez seulement que le combat peut aboutir à la guérison (un de nos amis que je vois régulièrement est sorti d'une leucémie extrêmement lourde) et que l'on n'est jamais aussi forts que quand on est deux, quand on est ensemble, comme deux arbres siamois...

N'oublions pas que la vie est pleine de dangers et que les situations extrêmes naissent de circonstances inattendues sans que nous ayons, heureusement, le prix fort à payer chaque fois.

C'est ainsi qu'en 1975, alors que ma cousine Marie Claire avait acheté une maison à La Motte tout près de chez nous, nous avons vécu un de ces instants qui frisent le cauchemar et se terminent par un miracle.

C'était dans la deuxième quinzaine du mois d'août, une période dans laquelle les grosses chaleurs de la journée se terminaient très souvent par un orage en fin d'après-midi. La maison que nous avions achetée dix ans plus tôt à la famille Silvestre était située dans la rue du Bas Balavour, rue qui ne fait guère plus d'un mètre cinquante de large. En un quart d'heure, le ciel s'était chargé de lourds nuages noirs, la rue s'était obscurcie au point que nous avions dû éclairer la lumière. Nos enfants jouaient avec leurs cousins dans la rue et comme une volée d'hirondelles, tout le monde était rentré en même temps, sauf Didier qui était resté dehors. L'atmosphère était électrique et Annie, mal à l'aise de savoir Didier dehors, sans raison particulière, s'est avancée sur le pas de la porte lui demandant de rentrer, ce qu'il a fait aussitôt.

Dans la moitié de seconde qui a suivi, une boule de feu est passée au milieu de la rue et la foudre, dans un claquement sec est allée faire exploser le transformateur EDF qui se trouvait à moins de 100 mètres au pied de la rue.

Il est certain que, sans ce pressentiment inconscient d'Annie toujours soucieuse de la sécurité des enfants, Didier n'y aurait pas réchappé.

Aucun tonnerre n'avait éclaté auparavant. Ce jour-là *les dieux* ont été cléments. Tout autant d'ailleurs que le jour où mon frère aîné est passé sous le tramway!

C'était en 1945, il avait 7 et j'en avais moi même 3 et si l'on peut considérer qu'il est relativement banal qu'un enfant échappe à une situation de danger extrême, ce qui est déroutant c'est l'endroit où cela s'est passé.

Je vous ai parlé de cette villa *mon île* bâtie sur l'île que forme l'Huveaune au 40 Boulevard du Docteur Heckel à La Pomme. Il faut savoir qu'elle se situe très précisément en face des anciens établissements Rivoire et Carré où travaillait au même moment ma mère. Or, et c'est une pure coïncidence, la sœur aînée de mon père habitait cette villa et ma mère, alors que mon père travaillait, y était venue en visite.

Cela me force à vous avouer que je n'ai pas eu grand mérite à vous parler de l'île de l'Huveaune puisque c'est un lieu que j'ai connu pendant une quinzaine d'années, mais bien peu de marseillais le connaissent.

Le Boulevard du Docteur Heckel n'est pas très large et à ce moment-là, il comportait en partie centrale deux fois deux rails qui permettaient la circulation dans les deux sens des tramways et de part et d'autre, deux voies de circulations pour les véhicules divers.

Notre cousine, plus âgée, avait traversé la rue pour aller faire une course et mon frère l'avait suivie, traversant imprudemment alors que le tramway arrivait.

Seule la vigilance du *wattman*, le conducteur, qui voyant ce gamin traverser en courant avait actionné le chasse-corps et l'avait ainsi sauvé d'une mort certaine. Le chasse corps était un équipement de sauvegarde situé en position haute juste avant les deux premières roues et qui, relâché empêchait le passage d'un corps sous les roues. Cet accident reste au demeurant parfaitement ordinaire, dans la mesure où les situations de cette nature font simplement partie des aléas de la vie.

Je ne sais pas, cependant, qualifier le lieu où il s'est produit tenant compte de cette répétition d'évènements, à priori étrangers les uns aux autres.

J'utiliserai seulement un qualificatif qui est utilisé par les urbanistes et les paysagistes pour désigner, par exemple un arbre d'une taille ou d'un âge rare : *remarquable*. Ce lieu reste pour ma famille un lieu *remarquable* dans la mesure où il n'est pas, pour elle, tout à fait ordinaire.

Mais quel malheur quand, ayant conscience de l'imminence d'un danger, on ne peut rien faire pour l'empêcher.

Dans les années 1975, alors que nous étions installés aux Trois Lucs dans ce pensionnat rénové dont je vous ai parlé, Annie, devant aller faire des courses était partie en voiture. C'était une fin d'après-midi, une très forte pluie accompagnée de bourrasques de vent ralentissait la circulation. Dans une portion de route en côte, Annie suivait un cyclo dont le conducteur, mal protégé par un imperméable, n'avait certainement qu'une hâte, celle de se mettre à l'abri.

Devant eux se trouvait un camion lourdement chargé ralenti par la côte et par le virage vers la droite que faisait la chaussée.

Elle a tout de suite vu le risque que prenait le cyclomotoriste en attaquant de doubler le camion par la droite alors que le conducteur du poids lourd ne le voyait manifestement pas.

Quand le cyclomotoriste est arrivé à la moitié de la longueur du camion, alors que celui-ci du fait de sa trajectoire se rapprochait inexorablement du trottoir, son cyclo s'est couché sous les roues arrière entraînant son conducteur.

Elle n'a pu que hurler en s'arrêtant, en proie à une crise de nerfs provoquée par

l'horreur après qu'elle ait vu le cyclomotoriste, dans un dernier réflexe, la regarder droit dans les yeux en lui tendant la main implorant son aide pour éviter cette mort atroce.

Annie est partie le premier novembre 2011. Nous savions que l'espoir existait et cet espoir nous a soutenus, l'a soutenue!

Je voudrais aussi remercier tous les soignants de l'hôpital de Gap qui ont été exemplaires.

Merci mesdames, merci messieurs.

Elle a posé sa souffrance le jour de la Toussaint : là encore tout un symbole !

Le 3 juin c'était la fête des mères et le matin, je suis allé dans le village prendre mon café, puis je suis allé au cimetière. J'avais besoin de venir lui dire bonjour, comme souvent, mais ce jour-là tout particulièrement, car c'était la première fête des mères où elle n'était pas là!

Être MERE... Elle a toujours su quelle a été sa place dans ce rôle si riche et si enviable, rôle duquel, nous les hommes sommes exclus! Bien sûr, il existe des hommes qui ont su, souvent par obligations, admirablement remplir les deux rôles. Mais ils n'ont jamais

connu les joies de l'enfantement, joies qui commencent par la découverte de cette situation nouvelle: *'être enceinte*. Attendre un enfant, porter un enfant, le nourrir de son sang et déjà de son amour. Oh! Tout n'est pas si rose, ce serait trop beau. Il y a les nausées, il y a ce corps qui se transforme au point d'empêcher de s'habiller normalement, de vivre normalement. Il y a les craintes et notamment celle qu'avait Annie de me plaire toujours! Comme si l'amour n'était qu'une question d'aspect.

Il y a les obligations, fais pas ceci...fais pas cela, fais ceci...fais cela!

Mais il y a les avantages liés à la situation, la femme ne sera plus seulement l'épouse, mais la Mère de, puis, éventuellement, des enfants communs. Le couple ne sera plus seulement un couple, mais une Famille. Il y a les non-dits, ces craintes que l'on n'ose pas exprimer : est-ce que tout se passera bien ? Est-ce que notre bébé sera un beau bébé? Est-ce qu'il sera en bonne santé?

Et par-dessus tout celle que l'on n'avoue qu'après la naissance: est-ce qu'il sera *normal* ?

Au point que, lorsque Patricia, notre premier enfant, est née Annie comptait ses doigts un à un, vérifiant qu'il y avait bien le compte. Fière de son exploit en répétant «*c'est un miracle, c'est un miracle!*» J'avoue qu'en

ces instants, comme d'ailleurs dans tant d'autres, je n'avais qu'une envie c'était de la serrer dans mes bras et de lui dire merci, merci, de mille façons.

Quelle plus belle symbolisation de ce lien indissoluble qui lie la mère à son enfant, que ces corps mis à jour à l'occasion des travaux de l'autoroute A54 et exposés dans le mini musée réalisé sur l'aire de Cassargues entre Nîmes et Arles. Il s'agit d'une jeune femme avec son enfant lové contre son ventre, saisi par la mort à l'époque préhistorique, comme dans un hymne à l'amour maternel et au dévouement de la femme à son enfant.

Aujourd'hui je suis effondré ; je ne savais pas que le néant c'était cela.

Patricia, justement, m'a prêté un livre qu'elle a aimé (j'apprécie le soutien qu'elle m'apporte comme celui d'Odile et de Gilles). Il s'agit du ***Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates*** de Mary Ann Shafer et Annie Barrows (fallait-il que les temps soient durs pour s'intéresser aux épluchures de patates!) Elles font dire à Amélia, un de leurs personnages qui a subi un deuil et qui a reçu cette marque de compassion qui accompagne souvent les condoléances: «*la vie continue*»:

«Quelle bêtise! Bien sûr que non elle ne continue pas. C'est la mort qui continue.»

Et là, je partage cette évidence, car la vie c'était Annie, Annie qui est morte le premier novembre, qui est toujours morte aujourd'hui, qui le sera encore demain, qui le sera toujours.

Bien sûr je suis là, je respire, je mange, je rencontre des amis, parfois même je ris. Mais la vie c'était elle, c'était nous.

Je suis comme la mouche accrochée dans la toile d'araignée: je suis une enveloppe vide dont la mort a pompé la substance et je n'ai plus de plaisir à vivre sans elle.

Maintenant il me faut m'habituer.

En société, j'arrive à donner le change et le reste du temps, je me raccroche à mes souvenirs.

L'un des plus précieux, du moins celui qui me vient à l'esprit, c'est le bonjour du matin : je ne crois pas avoir manqué une seule fois ce «bonjour» du matin qui marquait mon réveil. Ce bonjour accompagné d'un bisou qu'elle me rendait toujours ; c'était mon sésame pour une journée heureuse. «Qu'elle me rendait toujours...», cette expression est une expression surprenante, car en fait elle gardait le mien et me donnait un des siens ce qui est beaucoup mieux puisqu'ainsi nous en avions un chacun.

Un des siens qu'elle prenait dans son *écrin à bisous* qui était toujours là, à portée de ses lèvres. Les bisous, quand ils sont si précieux, ne méritent-ils pas un écrin ?

Cela se passait toujours dans ce sens-là.

Elle s'était levée la première et le sourire qui accompagnait le bisou de chacun était le gage de son bonheur, la journée pouvait commencer. Elle se moquait de moi, car la veille, je l'avais quittée en lui disant «bonsoir, à demain». Cet *à demain* l'amusait, mais comme il me manque aujourd'hui!

Ça n'était pas un rituel, seulement la promesse de revenir vers elle, après ces nuits de sommeil qui sont des nuits de séparation. Bien sûr nous n'étions jamais loin l'un de l'autre, le lit n'étant pas très large et il n'était pas rare qu'elle vienne se lover contre moi ou moi contre elle; après tout, l'un n'était-il pas l'autre?

Souvent, nos âmes s'en mêlaient et là c'était l'extase, oui, l'extase, ce gouffre sans fond dans lequel la jouissance se mélange à la profondeur des sentiments, je suis elle, elle est moi.

Et puis chacun émerge, je caressais son nez, je plongeais dans ses yeux, j'avais autant besoin de lui dire que je l'aimais que de le lui entendre me le dire.

Quel bonheur d'avoir pu traverser la vie
comme cela!

C'était l'extase, ce moment si rare et si
précieux où les âmes sortent des corps pour se
mélanger. Quand le degré de symbiose que
nous avons atteint est atteint, les choses
peuvent se dire simplement.

LE RETOUR DE L'ENFER

Sans nos enfants, ce modeste récit n'aurait sûrement jamais existé.

Ce sont eux qui m'ont incité à raconter ma vie, notre vie, avec l'arrière-pensée avouée que cela m'aiderait à sortir du profond trou noir dans lequel ton décès m'a entraîné.

Sous la poussée de mes émotions, j'avais bien écrit les poèmes repris dans ce texte, poèmes que tu as tous connus et au cœur desquels tu as souvent figuré.

C'est vrai aussi que ta mère se délectait des lettres que je t'écrivais pendant mes nuits de cheminot, à Puget Ville et qu'elle nous a avoué, plus tard, avoir lu régulièrement à ton insu...

Faute avouée est complètement pardonnée vu l'affection qu'elle m'a toujours témoignée. Je peux difficilement lui en vouloir.

Tu te souviens, plusieurs mois après notre mariage, elle te l'a avoué dans un grand éclat de rire à propos, en particulier, de cette lettre où je t'écrivais être allé, pour la première fois, ramasser des champignons guidé par un ami, à Puget Ville.

Je t'avais écrit, pour te tranquilliser, que j'avais pris soin d'écarter les vénéneux, "les réservant" malicieusement à ta mère, même si elle n'a jamais mérité le titre péjoratif de "belle-mère" et encore moins à ce moment-là puisqu'elle a toujours été ravie de ce que tu vivais.

Elle me permettait d'écrire n'importe quoi, je pouvais bien accepter qu'elle le lise, elle m'a tellement choyé...

Mais plus tard, à part les lettres que je t'adressais quand je partais en déplacement (même pour deux jours) ma prose n'a toujours été que commerciale.

Puis, il y a eu ta maladie et ce premier novembre.

Les ténèbres...

Dans le tourbillon de la vie, j'avais trouvé normal d'être heureux chaque jour, d'aimer et d'être aimé.

J'ai commencé ce récit vers la mi-mai et il est un fait que j'y ai pris du plaisir, petit à petit, insidieusement, presque à mon cœur défendant tellement j'ai versé de larmes à ton évocation permanente.

Tu as été ma vie.

Une chose cependant reste troublante, c'est qu'au bout du compte toutes ces anecdotes, non, ces tranches de vie, ont fait

de nous ce que nous sommes devenus. Mais l'une chassant l'autre, nous les avons vécues chacune au présent.

Lorsqu'au lendemain de ma réussite au concours d'entrée en sixième, mon père m'offrant ma première montre, j'ai pris conscience qu'il fallait commencer à compter le temps, je croyais que le temps devrait se compter au présent, dans le seul but final de préparer l'avenir.

Or, par ces écrits, je viens de compter le temps au passé! Ce n'est pas tout à fait nouveau, le simple fait de mon attachement profond à mes origines, aussi lointaines soient-elles, le prouve bien.

Il le prouve, mais c'était en quelque sorte le passé antérieur.

Aujourd'hui seulement, du fait de ton décès, j'ouvre les yeux sur Notre passé, alors que, jusqu'à là, nous étions tellement pleins de notre présent.

Je pourrais te le dédier, mais ce serait oublier qu'il t'appartient déjà.

E P I L O G U E

Souviens toi ce que je t'ai écrit au plus fort de ta maladie, ne sommes nous pas tout comme deux arbres siamois qui ont irrésistiblement poussé l'un vers l'autre, qui ont commencé par souder leurs écorces, puis ont mélangé leurs fibres, pour finir à n'être qu'un, chacun devant se garder en vie, car il est l'avenir de l'autre.

En te perdant, j'ai aussi perdu mon avenir et si ma vie d'adulte a commencé le premier novembre 1957, ma vie d'homme heureux s'est terminée le premier novembre 2011, avec la tienne.

Tu sais mieux que quiconque l'ambivalence qui a toujours été la mienne, cette permanence à apporter la responsabilité maximum à mon comportement d'adulte et de chef de famille, mais aussi cette légèreté apparente qui n'a été entamée que par ta maladie.

Longtemps j'ai pleuré chaque jour et puis Patricia, Odile, Gilles et tous ceux qui m'aiment m'ont aidé, tu sais, tous ceux qui t'ont aimée.

Aujourd'hui, je pleure encore souvent. Je pleure et puis je vais te voir dans notre petit cimetière. Je te parle, te souris, te remercie de tout ce que tu m'as donné et de ce que tu as fait de nous.

Tu es maintenant ici, définitivement et je sais que j'ai ma place à côté de toi, comme toujours.

Bien sûr, je sais aussi que je pleure sur moi et cela ne me gêne pas, ça n'est pas égoïste, c'est le résultat de notre vie : j'ai tant perdu, puisque tu m'as tant donné.

Est-ce que la boucle sera bouclée quand je te rejoindrai ou bien l'histoire se répétera-t-elle ?

Pourquoi pas ?

N'est-il pas bien que les belles histoires continuent ?

Nous avons traversé la vie avec plaisir et moi qui suis encore là, je veux lancer un message à nos jeunes, à nos très jeunes : soyez curieux, ouvrez les yeux sur tout, regardez faire les autres, apprenez, aimez, vous saurez faire le reste.

J'ai énormément souffert de ta maladie et de ton décès, mais sans rien oublier, je voudrais refermer cette page de vie en te redisant ce que je t'ai dit pour nos quarante ans de mariage le 15 Juin 2003 et qui a été le moteur de ma vie, en te remerciant à nouveau.

À Toi

*Ne sachant ni pourquoi, ne sachant ni comment,
Mon âme dans mon corps est venue s'installer.
Instant prédestiné ou hasard du moment,
Ils se sont rencontrés et tout a commencé.*

*Les premières années, il a fallu apprendre.
Apprendre à écouter, apprendre à regarder,
Apprendre à marcher et apprendre à comprendre,
À construire ce corps où l'âme attendait.*

*Elle pendant ce temps a dû créer l'esprit,
Son moyen d'exister, de pouvoir s'exprimer.
Et l'âme et le corps ensemble ont grandi,
Jusqu'à savoir penser et à vouloir aimer.*

*Quand ils ont été prêts, vers toi ils sont allés,
Mais je ne savais pas que tous deux te cherchaient,
Ne sachant même pas que toi tu existais
Et que de ton côté, aussi, tu m'attendais.*

*Mon corps par ses envies me pressait d'aller vite.
Mais toute en sentiments, l'âme me retenait,
Voulant trouver en Toi la flamme qui t'habite
Et qui seule vaudrait, à la fin, d'exister.*

*Quarante ans sont passés, mon âme n'est plus mienne.
Je la sens chaque jour de ma peau affleurer
Pour venir se chauffer au contact de la tienne.
Je l'ai même surprise, souvent, à ronronner.*

Même si les choses sont éphémères, elles deviennent éternelles quand elles se renouvellent et tant qu'elles restent dans nos cœurs.

QU'ELLE A ÉTÉ BELLE LA VIE !

J'ai cassé mon sablier

*Nous étions déjà là, surpris, désemparés
Au début d'un hiver qui n'osait s'avouer.
Et si mes cheveux blancs croyaient m'y préparer,
Stupide et prétentieux, je les désavouais.*

*Au printemps de ta vie, dans ton cocon douillet,
Tu t'ouvrais à la vie, ta vie qui t'attendait.
En réglant ton horloge, croyant bien travailler,
Chronos, sans le savoir, déjà me lapidait.*

*Chacun de nous riait, mordant à pleines dents,
Enfant que nous étions, cette vie d'insouciance.
La vivant avant toi, oh! depuis peu de temps,
De mon propre sablier, j'ignorais l'existence.*

*Mais Chronos avançait, inexorablement,
Semblant, sournoisement, devancer nos attentes.
Aidé de Cupidon qui d'un trait fulgurant,
Enveloppa nos vies dans une déferlante.*

*Oh! Vénus, merci! Que notre été fut beau!
Quel bonheur fut le nôtre! Quelle félicité!
Ilythie l'a comblé par trois très beaux cadeaux.
Nul n'eut pu espérer plus magnifique été*

*L'automne est arrivé, le temps d'Héphaïtos.
Rejeté de l'Olympe, tors, malfaisant,
Il n'a dû son salut qu'à l'île de Lemnos.
L'automne est arrivé marquant la fin des temps.*

*Pointant son nez camard, commençant à roder,
La Grande Faucheuse pour Thanatos tranchait.
J'ai supplié Chronos, le puissant horloger.
J'ai supplié, pleuré, mais rien n'y a fait.*

*Et j'ai maudit Chronos, ce fourbe d'horloger,
De n'avoir su régler nos pendules pareil,
De n'avoir commandé Thanatos à faucher
Nos deux âmes liées, dans le dernier sommeil.*

*Mais je suis encor là, sans rien à espérer,
Au début d'un hiver qui semble m'épier.
Depuis l'année passée, je n'attends plus d'été.
Je n'attends plus d'été, j'ai cassé mon sablier!*

Ce poème a reçu le premier accessit de poésie classique décerné 10 février 2013 par l'Académie Poétique et Littéraire de Provence à l'occasion de son palmarès sur le thème du temps qui passe et de la perte d'un être aimé.

